

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.

Additional comments / Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

18e ANNÉE.—No 908

MONTREAL, 28 SEPTEMBRE 1901

5c LE No



LE CRIME LE PLUS ODIEUX DU NOUVEAU SIECLE

A l'Exposition de Buffalo, un anarchiste se livre à un attentat meurtrier contre le plus populaire des présidents des Etats-Unis

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 28 SEPTEMBRE 1901

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 MOIS, \$1.50
4 MOIS, \$1.00 Payable d'avance

L'abonnement est considéré comme renouvelé, à moins d'avis contraire au moins 15 jours avant l'expiration, et ne cessera que sur un avis par écrit adressé au bureau même du journal. Il n'est pas donné suite à un ordre de discontinuer tant que les arrérages et l'année en cours ne sont pas payés.

ANNONCES :

1^{er} insertion 10 cents la ligne
Insertions subséquentes 8 cents la ligne

Tarif spécial pour les annonces à terme.

Publié par la Compagnie d'Imprimerie LE MONDE ILLUSTRÉ
42, Place Jacques-Cartier.

LA VIE COURANTE

Charles Gill a perdu son père.

Les sympathies que les convenances obligent à adresser aux amis affligés sont banales et n'arrivent le plus souvent qu'à accabler davantage le cœur écrasé sous l'angoisse. Charles Gill comprendra pourquoi nous ne lui offrons pas nos vains compliments de condoléance.

Notre malheureux ami est un poète et un artiste. Il saura prendre de sa douleur ce qu'elle a de noble et de grand, et il acquerra de cette épreuve une force nouvelle : celle de consoler sa mère et ses sœurs.

* * * On ne parlera plus de McKinley.

Tous les Etats-Unis, comme un seul homme, ont pleuré sa mort ; la capitale lui a fait des funérailles somptueuses ; afin de s'identifier en quelque sorte avec la mort de son bien-aimé président, toute la nation américaine s'est, *durant cinq minutes*, exactement durant les cinq premières minutes des funérailles enveloppé d'un deuil, d'un mutisme de tombe ; la finance, l'industrie, les chemins de fer, le télégraphe même a, durant ces cinq minutes, suspendu ses opérations... Puis l'activité a repris comme auparavant, les affaires se sont dépêchées de rattrapper le temps perdu. Et tout est dit. McKinley est mort, vive Roosevelt !

Czolgosz perdra la tête de s'être livré à des études trop fortes et ce sera la leçon de cette calamité.

* * * Le plus remarquable des hommes d'Etat japonais, le marquis Ito, mis en curiosité par le passage à la vapeur de globe-trotteurs américains en son pays, a décidé de piquer une pointe en Amérique afin de juger par lui-même si nos gens sont aussi épatants qu'ils le publient.

Le comité qui se chargera de recevoir M. Ito à Montréal ferait bien de collectionner, afin de les lui offrir, les causeries de M. Auguste Marion sur l'épanantisme terre niponne. Le ministre japonais apprendra dans ces observations de M. Marion une foule de choses qu'il ignore sûrement.

* * * Le jeu change au Transvaal.

Kitchener a voulu faire le malin et Botha y est allé de mieux.

C'est l'hiver sud-africain qui arrive, l'hiver malsain et tueur d'Européens. Le général anglais, depuis plusieurs mois, s'est amusé à narguer les chefs boers, à leur répéter les ultimata et les proclamations. Botha a fait assavoir à Kitchener qu'il lui répondrait à la mi-septembre.

Les Boers se sont reposés et ravitaillés tout l'automne et l'été, ont grossi leurs rangs avec des recrues

que leur envoi subrepticement l'Europe entière ; avec la saison insupportable aux Anglais, Botha fait son apparition. Et Botha en a convenu avec Kitchener, la partie sera sans merci.

Le premier cheval a été favorable au général africain. Cinquante Anglais tués, une soixantaine blessés, plus de cent prisonniers. Ça va bien !

Les journaux vont devenir intéressants, si seulement ils rapportent ce qui se passera là-bas.

* * * La réception ménagée au duc et à la duchesse d'York a été splendide. Nos lecteurs conserveront, en souvenir de cet événement, les photographies des principales scènes de la démonstration. Afin d'éviter l'encombrement, LE MONDE ILLUSTRÉ ne publiera que la semaine prochaine les scènes montréalaises de la réception ducale.

Québec a loyalement fait les choses ; Montréal s'est aussi lancé. Au point de vue décoratif, les Montréalais, pas plus que les Québécois, ne pouvaient faire mieux.

L'enthousiasme a cependant manqué, parce que ce visiteur n'était pas—ça se sentait—des nôtres. A Québec, par exemple, le passage d'une seule colonne des marins du *D'Estrees* a soulevé plus de vivats que le duc, la duchesse et toute la suite. Ce qui n'a point empêché les journaux d'Ontario, le *World* en tête, de pousser plus avant dans le gosier de leurs lecteurs la pilule impérialiste, en proclamant que Montréal et Québec se sont révélés enfin et ont fait au duc d'York une réception *wonderful* d'enthousiasme et de sympathie.

Le fait est que les deux principales villes françaises du Canada se sont piquées de générosité et ont reçu le duc et la duchesse comme nulle part. Leurs Altesses ne pourront être accueillies. Résultat : le maire de Toronto a été décoré.

Comme agent impérialiste, le duc a fait là acte de mauvais politicien. Cette décoration au maire Howland retardera en effet de vingt-cinq ans le rapprochement tant rêvé par les jingoes, de la province de Québec à la province d'Ontario. Et c'est tant mieux, puisque c'est encore vingt-cinq ans de gagnés sur l'englobement britannique.

Qu'un prince héritier vienne ainsi nous brûler la politesse, de temps à autre, et notre langue française atteindra un bel âge et la province de Québec.

HENRY D'ELS.

ADORATION

Dieu est dans la nature.

FLAMMARION.

Jéhova, ta puissance altière
Glace la timide prière
Des mortels tremblants devant toi.
Ecrasés sous ta dure loi,
Le soupir sur leur lèvres expire.
Tel l'accord brisé de la lyre
Pleurant aux chants d'Ezéchiel
L'exil des enfants d'Israël.

Toi, Dieu grand que mon âme adore,
Je te contemple à chaque aurore,
Versant au calice vermeil
Les larmes d'or de ton soleil.
Tu chantes la plainte des grèves,
Tu dis au poète ses rêves,
Qu'il soupire au rythme des flots
Berçant leurs éternels sanglots !

Oh ! je te vois dans toute chose !
Caché dans le cœur de la rose,
Le papillon boit ta splendeur,
Avec le nectar de la fleur.
Amours, soupirs, parfum et vie
Parcelles de l'âme infinie,
Je vous baise en vous adorant,
Sur le front béni de l'enfant.

Le voile sacré se déchire
Ton souffle divin, je l'aspire,
Lorsque la floraison d'avril
Me grise d'un parfum subtil !
Dieu descend en sa créature.
Pare ton autel, ô nature !
Pour la sainte communion
Chantez, rossignol et grillon !

MUSETTA.

LA CHANSON DES CLOCHES

C'est un matin de mai ; c'est une aurore de printemps. Le soleil se lève, éblouissant comme un ostensoir doré, à travers les nuages qui tremblent, comme les pâles lueurs vacillantes des cierges ; les brins d'herbe déploient leurs petits fils verts, et dans les arbres, les jeunes feuilles secouent leur toilette, endormie tout l'hiver, dans les coffrets ouatés des bourgeons. Tout à coup, des sons argentins courent dans l'air, et le sillonnet de leurs frissons harmonieux—tels, en ces soirs d'été, les éclairs déchirent l'horizon de leurs banderolles de feu.

Mais que chantent donc ces cloches qui jettent vers le ciel leurs joyeuses volées ?... Elles modulent l'hymne des cœurs purs...

Ces jeunes communicantes, dans leur robe moins blanche que leur âme, s'avancent doucement vers l'autel, s'agenouillent un instant, et puis, reviennent, emportant dans leur cœur... tout le ciel...

A travers les verrières de la chapelle, le soleil, qui glisse ses rayons, attache aux voiles des communicantes des paillettes de cristal. L'on dirait un coin du Paradis, où les anges se prosternent sous leurs ailes éblouissantes.

Et dans l'air, les cloches sonnent toujours ; elles chantent la prière de tous ces jeunes cœurs, elles gazouillent, comme doivent gazouiller ces âmes au printemps de la vie, elles flent dans leur fuseau d'airain des écheveaux soyeux dont les brins sont des harmonies, des notes toutes pleines d'espérances et d'illusions...

* * *

C'est un soir de juin... c'est l'heure exquise où le soleil s'endort sous les plis roses de l'horizon. Les blanches marguerites ouvrent leur cœur de topaze, leurs pétales indiscrets, et dans le duvet de leur nid, les petits oiseaux ferment leurs yeux, grisés par le parfum des fleurs dont les derniers soupirs s'envolent dans l'espace, en arômes embaumés. La brise, qui détache les petites feuilles roses des pommiers en fleurs, s'élève dans les airs jusqu'au vieux clocher, et emporte sur ses ailes, les chants du soir. Elles murmurent doucement, les cloches qui chantent au crépuscule, en redisant les syllabes de l'Angelus ! Longtemps, dans le calme du soir, dans le silence de la nuit qui s'approche, l'écho fait bruire le frou-frou de leur bourdonnement... Au loin, l'on dirait des feuilles mortes, frôlées par le vent d'automne, sur les pierres du chemin. Et dans l'air, les cloches sonnent toujours ; de leur cage d'airain s'échappent des papillons dont les ailes sont des mélodies, des "Ave Maria", portés par la brise, jusques au ciel !...

* * *

C'est un jour d'octobre. Sur une touffe de blancs nuages, le soleil est pâle et triste comme un agonisant sur la dentelle de son oreiller. Les feuilles sont tachées de soufre et de rouille ; la tige qui les soutenait est devenue bien frêle, et demain, peut-être, la brise les tuera toutes !

Par cette triste matinée d'automne, les cloches tintent plus tristement encore... Elles chantent des adieux... des adieux de vingt ans ! tandis que l'orgue pleure ses notes lourdes comme des larmes de fer, tandis que l'encens enroule le catafalque de ses spirales bleues, l'éternelle cloche des joies et des peines jette dans les airs, en lambeaux de crêpe, en parcelles de linceul, les sons attristés d'un Requiem !... Peut-être les derniers soupirs étouffés iront-ils s'engloutir, là-bas, dans la tombe entr'ouverte... peut-être...

Et dans l'air, les cloches sonnent toujours ; de leur gerbe d'airain tombent des fleurs dont les pétales sont des plaintes et des sanglots... des larmes et des regrets !...

* * *

C'est un matin d'hiver. La neige jette ses derniers pleurs ; au firmament, les blancs nuages se déchirent pour laisser voir des lambeaux d'azur. L'on dirait

de grands yeux bleus, aux cils d'argent, pleurant des larmes de cristal.

Les derniers flocons s'attachent aux branches des arbres, et comme à travers les pétales détachés de chrysanthèmes blancs, le soleil fait reluire ses rayons sur les frimas.

Les cloches carillonnent leurs joyeux trilles ; elles chantent une aubade à la jeune épousée : c'est comme des banderolles de soie criant dans l'espace leur doux bruissement... et la brise, elle, traîne, comme en un collier de perles, les sons enfilés du carillon de l'hy-men.

Et dans l'air, les cloches sonnent toujours ; de leur coffret d'airain glissent des dentelles dont les mailles sont des notes veloutées, et les liens des romances de tendresse et de bonheur...

LAURETTE DE VALMONT.

LE PAVILLON FRANÇAIS

Quels sentiments nous agitent, comme notre cœur vibre de joie à la vue du pavillon français ! Que de souvenirs mêlés de gloire et de tristesse, mais toujours glorieux quand même, il rappelle, ce drapeau, blanc autrefois, tricolore aujourd'hui ! Blanc fleurdelisé, ou bleu, blanc, rouge, il a été et sera toujours le pavillon cher au cœur des Canadiens-français.

Braves marins de l'*Estrée*, nous vous souhaitons la plus cordiale bienvenue sur cette terre, qui est aussi la vôtre par le cœur et le souvenir. La Normandie de l'Amérique vous reçoit avec bonheur, espérant que vous trouverez ici un accueil qui fera plaisir aux Normands d'outre-mer.

Le Temps, ce grand guérisseur des plaies morales, a répandu son baume bienfaisant sur les blessures d'autrefois. Vers le milieu du dix-huitième siècle, l'Angleterre envoyait dans le port de Québec des navires de guerre pour combattre les Français, nos maîtres d'alors.

Aujourd'hui, au commencement du vingtième siècle, la France envoie, dans ce même port de Québec, un navire de guerre saluer le futur roi d'Angleterre.

Peut-on être plus franc, plus chevaleresque, plus noble ?

O bien aimée France ! nous te reconnaissons là. Et tes enfants canadiens-français, devenus sujets britanniques, te crient, les larmes aux yeux :

"Merci, mère, merci !"

EUGÈNE MOISAN.

Québec, 13 septembre 1901.

MON VILLAGE

Agréablement situé sur la rive droite du Saint Laurent, sillonné à cet endroit par de nombreuses petites îles, il est bien coquet, mon village. De grands arbres lui font une couronne de verdure et lui donnent l'air d'un véritable Eden, placé là par le Créateur, pour éblouir l'œil du touriste. En effet, Dieu ne se révèle-t-il pas dans ses œuvres et la nature ne nous donne-t-elle pas un peu une idée de la Toute-Puissance ? Tout est beau, dans mon pays : les champs aux épis d'or, comme les prés verts où rêvent les amoureux ; les routes ombragées, comme les bocages où les petits oiseaux nous charment de leurs chansonnettes. Le coucher du soleil est bien beau chez nous. Qui peut se faire une idée exacte du panorama qui se déroule alors à nos yeux ? Quel spectacle majestueux que de voir l'astre-roi disparaître lentement à l'horizon pour s'abîmer dans les flots bleus de notre vieux fleuve qui, semblable à un immense écriin rempli d'émeraudes, reçoit le brillant joyau qui complètera sa parure !

Voyageurs, vous souvient-il, dans vos pérégrinations à travers le comté de Beauharnois, d'avoir aperçu quelque part un clocher d'argent dont la flèche lancée est gracieuse ? C'est à son ombre que reposent nos chers morts, dans le vieux cimetière plein de poésie funèbre. Point d'inscriptions pompeuses,

tout est simple dans ce champ du repos ; et pourtant, quel charme se dégage des tombes dont quelques-unes n'ont pour monument qu'un cyprès, qu'un chêne, qu'un petit rosier.

Notre église est loin de posséder le style élégant d'un temple des grandes villes ; et cependant de ses murs blancs ornées de dorures, et de ses colonnes en marbre imité, se détache un certain cachet gothique qui nous la fait aimer dès l'abord.

Voici, avec ses belles dépendances, le collège commercial, où la jeunesse peut puiser les éléments qui l'aideront plus tard au *struggle for life*.

Je ne terminerai pas cette modeste description de mon village sans parler du couvent, une des perles de la paroisse, du couvent où les jeunes filles apprennent, sous la direction des bonnes religieuses à devenir femmes dans le vrai sens du mot, c'est-à-dire à savoir remplir les multiples devoirs que Dieu leur a assignés.

Entouré d'un grand parterre, d'un petit bocage, ce pensionnat élève élégamment sa tête dans les airs. Il attire les regards et fait l'admiration de ceux qui le connaissent. Là, on cultive le cœur et l'intelligence ; là, on apprend à connaître Dieu et à le servir.

Que peut ma plume pour ta louange, ô mon Alma Mater, toi qui as vu disparaître mes plus belles années, toi qui, au sortir du berceau, m'a prêté sous ton égide pour m'enseigner à bien suivre la route difficile de la vie ? Je ne puis que balbutier : "Je t'aime comme je t'aimais jadis, et je t'aimerai toujours. J'ai fini, il est vrai, de partager tes charmes, ta paix et ta quiétude, mais ton souvenir sera à jamais cher à mon cœur."

REINE DES FLEURS.

NOTES D'ART

M. Emeliano Renaud, l'éminent pianiste canadien, vient d'accepter un double engagement, pour des tournées au Canada et aux États-Unis.

* *

Mme J. Bennati, victime d'un accident qui l'a forcée de garder la chambre durant plusieurs jours, est aujourd'hui complètement rétablie.

* *

Le théâtre du Palais-Royal marche de progrès en en progrès ; le public y afflue en foule et semble enchanté de la troupe et de son directeur.

* *

M. Jos. Saucier, notre populaire ténor, doit prochainement partir pour l'Europe. Il donnera, avant son départ, un concert d'adieu qui sera un vrai régal artistique.

* *

Au National, c'est comme chez Nicolet, de plus en plus fort. La direction semble, cependant, vouloir lâcher le répertoire américain : on nous promet deux pièces canadiennes, l'*Intendant Bigot* et *Jean sans Nom*.

* *

L'engagement de la troupe du Monument National est en grand progrès. MM. Ledoux et Roy s'occupent activement de l'organisation complète du nouveau théâtre. Des artistes de Paris sont engagés, ainsi que des artistes des États-Unis.

* *

L'Eldorado se transforme. MM. Goulet et Boiron doivent prochainement partir pour l'Europe et y former une troupe d'opéra. Nous leur souhaitons du succès, car de leur choix dépend l'avenir du nouveau théâtre.

J. D'A.

La générosité d'un conquérant consiste à ne pas garder trop longtemps rancune aux vaincus du mal qu'il leur a fait. — G.-M. VALTOUR.



LES ÉTOILES

A Madeleine, de la Patrie.

I

Les voyez-vous, l'une après l'une,
S'allumer dans l'éther tout noir,
Et voyez-vous aussi la lune
Draper dans ses clartés le soir ?

Le soir ! le soir ! Ouvrez votre âme,
Qu'il y tombe des rayons bleus !
Les astres ont écloé leur flamme,
Gardez ce qu'ils jettent de dieux !

Avant que les étoiles montent,
Prêtez l'oreille aux reflets clairs ;
Pieuse, écoutez ce qu'ils content :
Ils sont les grandes voix des airs.

Ils disent des choses de gloire
Dont l'éclat jaillit dans les yeux ;
Inclinez-vous dans la nuit noire,
Et vous les comprendrez bien mieux.

Ils pleurent dans leur voix muette
Que la femme ne soit plus sœur,
Sœur de leur lumière inquiète,
Qui tremble avec tant de douceur.

Ils pleurent, ces yeux de l'espace...
Sentez-vous glisser mille pleurs
Le long du reflet clair qui passe,
Et va se perdre dans les fleurs ?

Ils pleurent ! Lys, ceillels et roses
Vous le savez, vous, n'est-ce pas ?
Vous dont les corolles décloées
Se disent, au matin, tout bas :

"Qu'ont-ils donc à pleurer sans cesse
"Les astres de l'immensité ?
"Comme hier, lourde, je m'affaisse
"Sous un poids d'humide beauté.

"C'est leur douleur qui me fait belle,
"Toute scintillante, ma sœur,
"Vous voilà vivante étincelle :
"Gare au papillon ravisseur !"

II

Oh ! les astres des soirs de paix,
Des soirs pleurant leur nostalgie !
J'ai sur le cœur un voile épais,
Troublant du votre l'effigie...

Par mes yeux faibles seulement,
Mes yeux qu'ont torturés les veilles,
Je veux contempler un moment,
Étoiles, vos saintes merveilles.

Mais vous montez trop vite, hélas !
Vous fuyez l'horreur des prunelles
Qui n'ont pour mirer vos éclats
Que des molles vitres charnelles !

Vous avez peur que vos rayons
S'alourdissent d'humaine fange,
Vous qui roulez en tourbillons,
Du front du ciel au front de l'ange !

Depuis des siècles, pour parcourir
Vous avez l'infini des mondes,
Et pour refléter votre cours
La mer immense aux lourdes ondes !

Mais vous avez grand tort de fuir
Un regard où brille de l'âme ;
Vous aurez tôt fait de fuir
Votre course, n'étant que flamme.

De vous il ne restera rien,
Pas même un sillon dans l'espace ;
De jour en jour, sachez le bien,
Un atôme de vous trépassé.

Et le gouffre affreux du néant
Enfin dévorera sa proie !
Mirez-vous dans votre Océan ;
J'éprouve quand même une joie :

J'ai sous le masque de ma chair
Laide et périssable, enfin telle,
Que vous la voyez dans votre air
Étoiles, une âme immortelle

ALBERT LOZBAU.

Idylle sur la plage

(Suite)

De son côté, Edouard Paul, réfléchissant aux événements de la soirée, ne désespérait pas de conquérir l'amour de celle qu'il aimait. Connaissant à fond le cœur de la femme, il avait pu lire dans celui d'Eglantine ; il n'ignorait plus les obstacles à écarter pour triompher de ses hésitations, sachant que seule sa modestie refusait de croire à la possibilité d'un rapprochement entre eux. C'était une erreur à combattre, il y mettrait toute l'ardeur de sa tendresse, étant convaincu qu'Eglantine l'égalait, par les qualités et vertus qu'il avait découvertes en elle.

Le lendemain, selon son habitude, M. Paul se leva de bonne heure. Il se disposait à sortir, lorsqu'un des valets de l'hôtel, lui tendit une missive. Avec empressement il en rompit le cachet. Le billet laconique, d'une écriture irréprochable, était ainsi conçu :

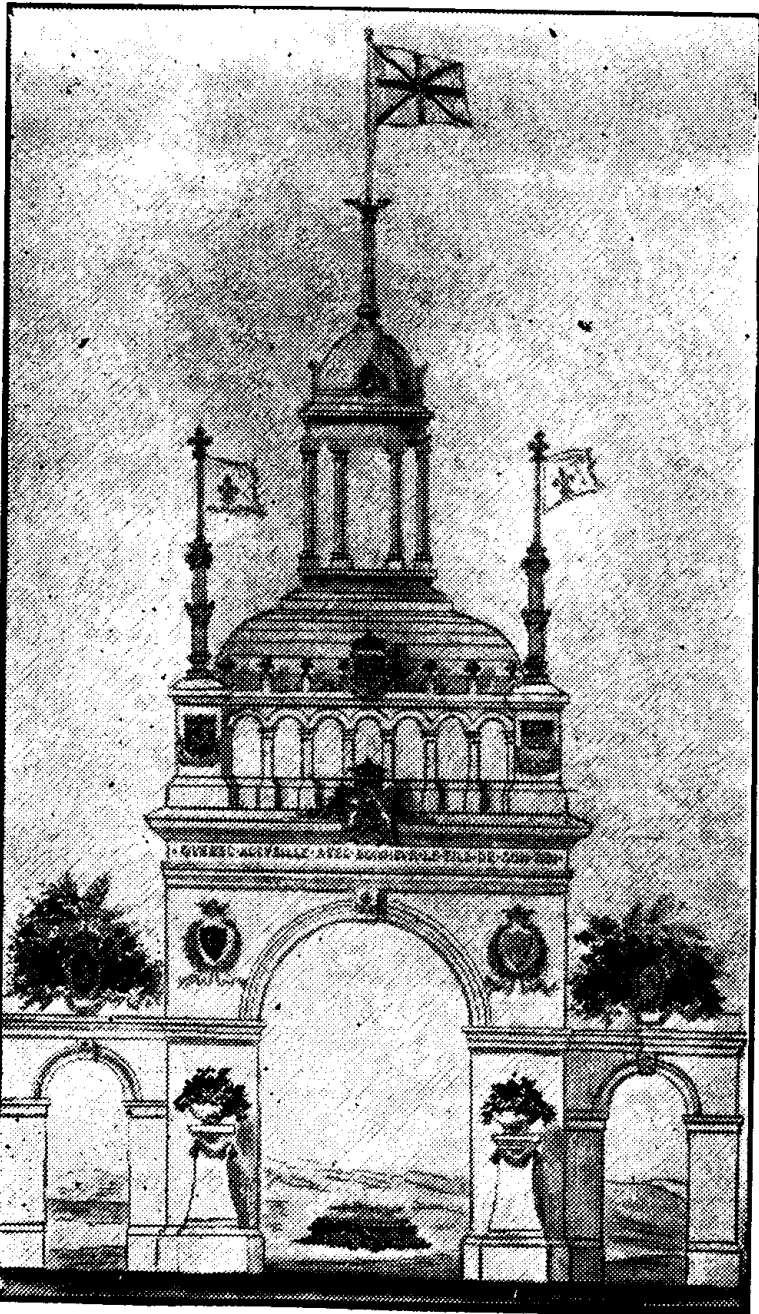
Monsieur,

Une légère indisposition me prive du plaisir de vous voir aujourd'hui. Vous êtes un grand saint, la nuit a exaucé votre prière, en m'inspirant mille bonnes choses que je vous redirai demain.

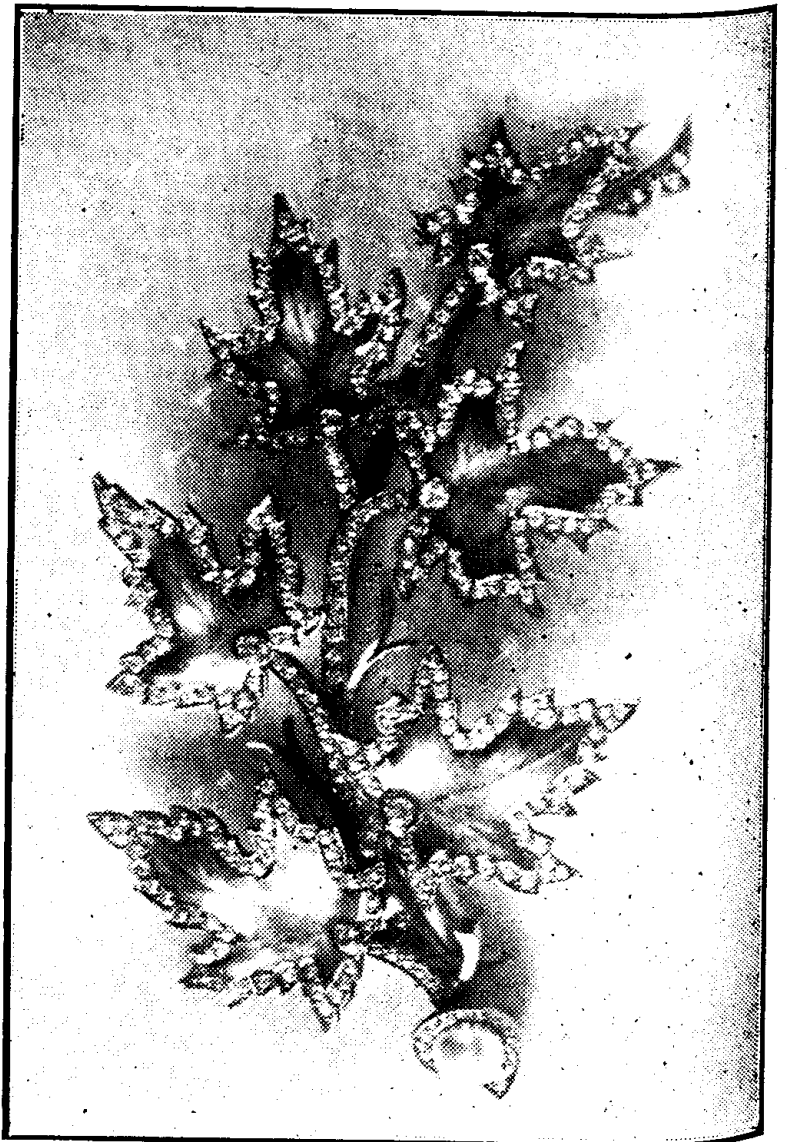
EGLANTINE.

Bien qu'attristé de ce contre-temps, notre héros ne conçut aucune inquiétude de la santé d'Eglantine, n'ayant pas tardé à supposer que sa prétendue indisposition n'était qu'une feinte ; que la jeune fille, en vue de se soustraire à l'audition de commentaires, peut-être disgracieux, avait cru prudent d'éviter les premières bombes que ses sympathiques amies ne manqueraient pas de faire éclater ; de placer l'intervalle d'un jour entre les événements de la soirée précédente et ceux qui allaient suivre.

M. Paul avait deviné juste. En somme, enchanté du ton de la lettre de son amie, il s'équipa pour la chasse et ne reparut plus de la journée.



LA RECEPTION DUCALE A QUEBEC. — L'ARCHE DE TRIOMPHE ÉLEVÉE EN FACE DES ÉDIFICES PARLEMENTAIRES



LE MAGNIFIQUE BIJOU FORMÉ DE SIX FEUILLES D'ÉRABLE ET DE 366 PIERRES PRÉCIEUSES, QUI A ÉTÉ OFFERT À S. A. R. LA DUCHESSE D'YORK, PAR LE COMITÉ DES CITOYENS DE MONTRÉAL

Impossible de dire à combien de propos malveillants donnèrent lieu, dans le cercle des habitants de l'hôtel Du Cap, la non apparition des deux jeunes gens.

— Sans doute, venait de dire, ployant sous le poids de lourds joyaux démodés, une vieille fille sèche comme une momie, sans doute que Mademoiselle aura été amenée à confesser sa condition. De là le désenchantement de Monsieur et l'humiliation qui a forcé la petite à se cacher. Ah ! on a beau se prévaloir de sa beauté, de son intelligence, quand on ne possède même pas un nom, on ne pèse guère dans la balance sociale.

— Vous avez raison, ma fille, reprit l'énorme bouffie, dont nous avons déjà parlé, et qui menaçait ses auditeurs d'une seconde édition de la scène ridicule dont nos lecteurs se rappellent sans doute les détails. Vous avez raison, la petite n'est pas de notre poids. Si elle n'eut pas sollicité les galanteries de l'étranger, nous ne serions pas aujourd'hui privées de ses services, et le touriste français ne serait pas à courir les bois, convaincu peut-être que nous sommes du même niveau que notre demoiselle de compagnie.

— Rira bien qui rira le dernier, riposta sans à propos une fillette à la figure de poupée, assise sur les genoux d'un petit vieillard qu'elle appelait du nom de père, et auquel, en guise de caresse, elle tirait horriblement la barbe. Rira bien qui rira le dernier, fit-elle ; demain, j'organise une excursion sur mer et je veux que M. Paul soit mon pilote, hein ! qu'en dites-vous ? Cela lui fournirait l'occasion de connaître son monde et conséquemment lui éviterait de nouvelles déceptions.

— C'est parfait, répondit en chœur l'assistance.

— D'ailleurs, nous lui devons bien une indemnité, prononça en définitive la momie aux lourds joyaux démodés.

Il était à peine dix heures de la matinée lorsque, le lendemain, la petite troupe dont nous venons de parler, flanquée d'un nouveau contingent de grands gaillards à la mine enthousiasmée, dans leurs complets d'un blanc immaculé, vint exposer sa requête à M. Paul qui, anxieusement, dans le parc de l'hôtel Du Cap, attendait Mlle Eglantine, à laquelle il avait donné rendez-vous.

Le préambule fut court ; en deux mots, notre héros était au courant des prétentions de son entourage. Il s'agissait, comme nous le savons, d'une promenade sur mer, d'un dîner champêtre à l'île aux Pins, en un mot, de tout un programme en l'honneur du noble étranger.

M. Edouard Paul exprima le regret d'avoir à décliner une invitation aussi courtoise, prétextant que ses loisirs du jour étaient engagés au bénéfice d'une cause qui ne souffrait pas de retard.

Cette
jeune F
elle dor
raient e
si il n'e
ainsi di
Les e
auprès
apparat
Malgr
jeune fi
appariti
admirati
son end
de vulga
le temps
que le fi
lèvres.
Au pr
se disti
fatigable
lourds j
modés.
phant la
Eglantin
— Ma
fit-elle, d
ne grin
tournant
vers not
nous att
tre arriv
patience
donc déc
tre sort
M. Edou
que nou
vainemen
vertir à
nous acc
l'île aux
croyons s
tinua-t-el
mourire d
le prest
jeune fill
rang ne
manquer
yeux de
qui, trai
ces nouve
tions, n'
nous ref
mais certai
ce pas, i
s'empres
ter la fil
figure d
s'efforçan
ner un no
à ces ins
reparties,
pas que M
tine a vo
rante au c
— Meed
pondit E
d'outrecu
je ne sau
tine veut
requête.
— Mons
telle cond
beaucoup
ajouta t-
mon hum
à cette mo
Ces par
par M. P
Néanmoins
qui, à l'ins
un plan er

Cette réponse, fort catégorique, ne valut pas au jeune Français la retraite des assiégeants, au contraire, elle donna lieu à une foule de protestations qui auraient eu raison de l'obstination du galant étranger, si il n'eût eu au cœur un amour qui excluait pour ainsi dire tout autre sentiment.

Les excursionnistes en étaient là de leurs instances auprès de M. Paul, lorsqu'à deux pas du groupe, apparut Eglantine.

Malgré l'esprit de prévention manifesté contre la jeune fille, au cours des entretiens déjà relatés, son apparition soudaine provoqua chez les assistants une admiration évidente. Cependant, il existait encore à son endroit, dans le cœur de ses envieuses compagnes, de vulgaires sentiments. A peine M. Paul avait-il eu le temps d'adresser ses compliments à la jeune fille, que le flot de l'ironie commençait à déborder de leurs lèvres.

Au premier rang, se distinguait l'in-fatigable momie aux lourds bijoux démodés. Apostrophant la gracieuse Eglantine !

— Mademoiselle, fit-elle, de son organe grincheux, se tournant à demi vers notre héroïne, nous attendions votre arrivée avec impatience ; veuillez donc décider de notre sort auprès de M. Edouard Paul, que nous tentons vainement de convertir à l'idée de nous accompagner à l'île aux Pins. Nous croyons savoir, continua-t-elle avec un sourire de défi, que le prestige d'une jeune fille de votre rang ne pourrait manquer d'effet, aux yeux de M. Paul qui, traitant dans ces nouvelles conditions, n'osera plus nous refuser. J'en suis certaine ? N'est-ce pas, monsieur s'empressa d'ajouter la fillette à la figure de poupée, s'efforçant de donner un nouvel essor à ces insignifiantes réparties, n'est-ce pas que Mlle Eglantine a voix délibérante au chapitre ?

— Mesdames, répondit Edouard Paul, vivement indigné d'autant d'outrecuidance, si vous ajoutez la valeur au nombre, je ne saurais plus refuser. En effet, si Mlle Eglantine veut bien être des vôtres, je me rends à votre requête.

— Monsieur, répliqua celle-ci, je suis confuse d'une telle condescendance à mon endroit, et vous remercie beaucoup. Je dois trop à l'amabilité de ces dames, ajouta-t-elle avec un sourire narquois, pour refuser mon humble concours à l'appui de leur demande, qui, à cette modeste condition, semble agréée de votre part.

Ces paroles cinglantes, ainsi que celles prononcées par M. Paul, parurent décontenancer les auditeurs. Néanmoins, après un court moment de délibérations qui, à l'insu de nos amoureux, avait suffi pour établir un plan entre les futurs excursionnistes, le départ fut

fixé à midi. M. Paul proposa alors que son yacht fût mis à la disposition des promeneurs, ce qu'ils acceptèrent.

A ce moment, notre héros, se rapprochant d'Eglantine, allait engager la conversation, lorsque l'on intervint.

— Mlle Eglantine voudra-t-elle nous accompagner au réfectoire, demanda l'une des dames, il y a beaucoup de petits détails à soigner pour l'appât de la collation ; ses avis ne seront pas de trop, en pareille occurrence.

— Allez, mademoiselle, fit M. Paul à la jeune fille, qui l'interrogeait du regard, allez, les convenances paraissent vouloir exiger beaucoup de nous aujourd'hui, demain nous exigerons d'elles.

Peut-être nos lecteurs seraient-ils tentés de taxer notre héros d'une complaisance exagérée ? C'était à dessein, comme nous le verrons plus tard, que le Fran-

conduite de son ami, connaissant trop bien les usages d'une bonne société pour s'attendre à autre chose. D'ailleurs, elle n'avait pas tardé à constater auprès d'elle l'empressement de ses amies de la plage. Si elle eût pu relever le plan combiné entre elles, dans le parc de l'hôtel Du Cap, la cause lui en aurait été bientôt révélée. C'était par esprit de vengeance qu'on avait résolu de s'interposer entre nos héros, et le mot d'ordre devait demeurer en vigueur jusqu'au retour à D...

La traversée à l'île aux Pins se fit sans incidents remarquables. M. Paul s'était, en tout, montré gentil, raffiné ; les vins les plus recherchés, les fruits, etc., tout avait été mis à la disposition de ses hôtes, qui parurent trouver bien courtes les trois heures de traversée.

La fête sur l'île conserva un même cachet d'intimité, qui eut éloigné toute supposition d'animosité au sein de cette réunion.

Il était bientôt sept heures de l'après-midi lorsque le marin, serviteur de M. Paul, s'approchant de son maître :

— Je vous demande pardon, monsieur, je ne sais trop si c'est l'effet du vin ou la réalité, mais il me semble qu'il se manigance quelque chose dans le ciel qui n'est pas de bon augure, quelque chose comme la formation d'une boulette qui pourrait être dure à avaler.

M. Paul, quittant son siège de gazon, se leva promptement et, interrogeant l'horizon, fronça tout à coup les sourcils :

Tu as raison, mon brave Noël, je n'avais pas remarqué.

Et, par suite d'une nouvelle observation vers un point noir à peine perceptible, il ajouta :

Peut-être n'aurons-nous pas le temps d'atterrir à D... avant le passage de l'ouragan !

Ces remarques, de la part des deux marins (car il n'y avait pas à douter qu'ils fussent de véritables marins très expérimentés), eurent

pour effet de jeter un brouhaha indiscrutable dans la société.

De grâce, messieurs, partons, partons, suppliait-on de toutes parts, le soleil est encore à l'horizon et rien d'anormal n'apparaît à nos yeux.

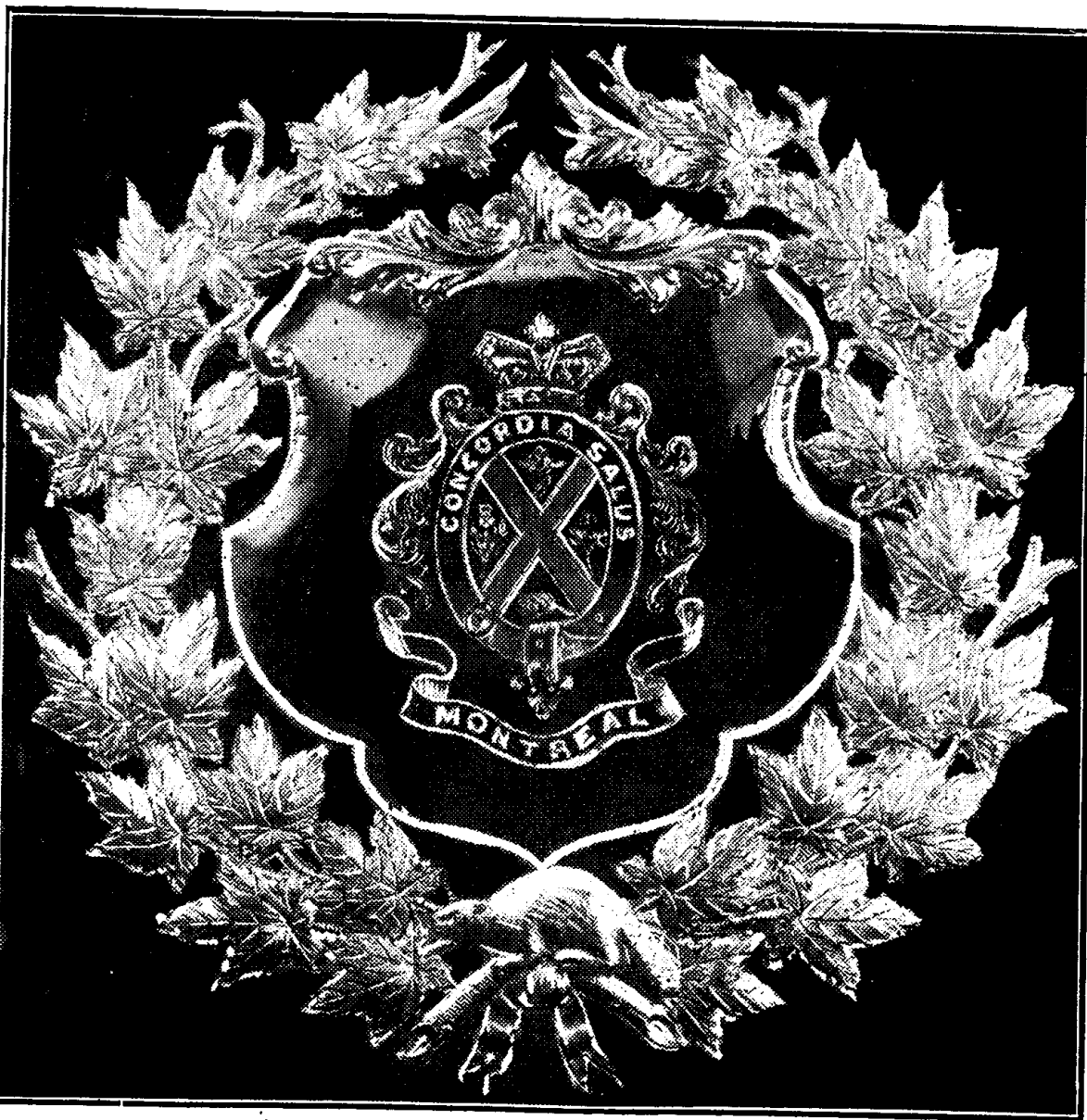
En effet, le danger n'était perceptible que pour le marin, qui ne s'y trompe jamais.

Les deux hommes, se consultant du regard, hochèrent la tête :

— Allons, mes amis, puisque vous le voulez, filons. Cette fois, M. Paul s'approchant d'Eglantine, prit doucement son bras, et la conduisit à son bord :

— Soyez sans crainte, mon amie ; il y a du danger, dit-il, mais le Ciel et moi veillerons sur vous.

— Je ne crains rien, répondit-elle, j'ai foi en l'un et en l'autre.



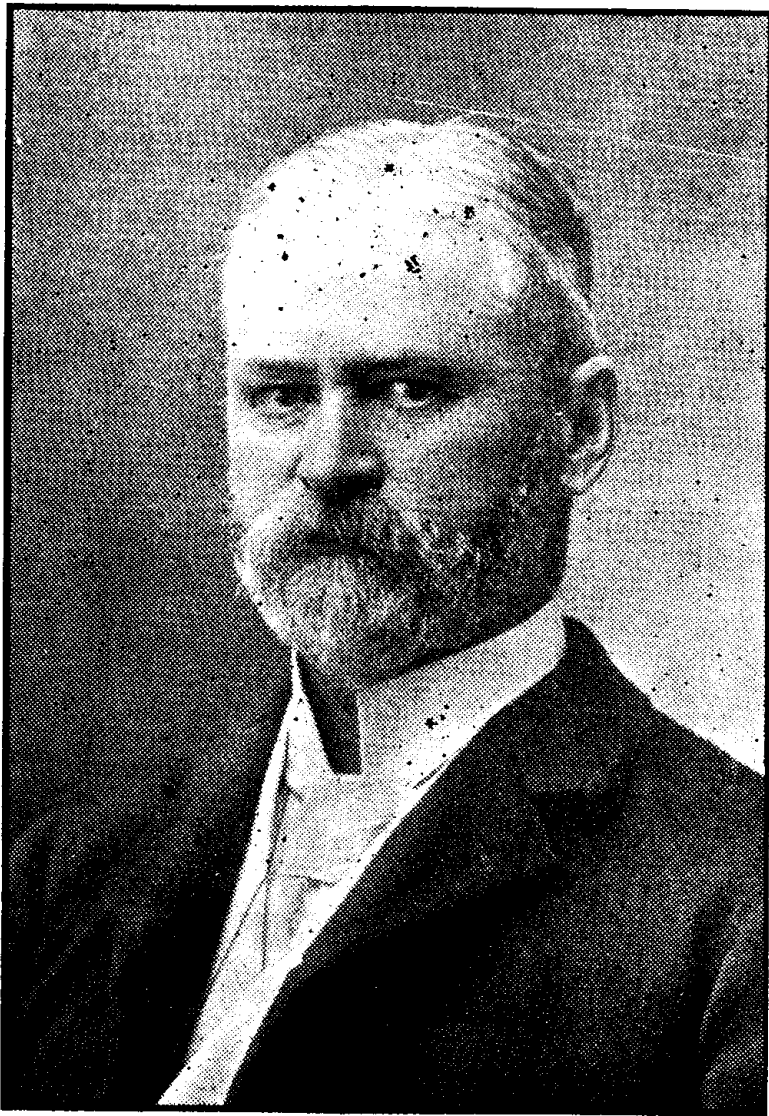
L'ÉTRIN EN ARGENT SOLIDE QUI CONTIENT LE BIJOU PRÉCIEUX OFFERT PAR LE COMITÉ DES CITOYENS DE LA VILLE DE MONTRÉAL A S. A. R. LA DUCHESSE D'YORK

çais laissait se fourvoyer ainsi cette classe qui tirait une sottise vanité de son prétendu mérite.

Midi sonnait au moment où *Le Royal* quittait le rivage de D... Le ciel était sans nuages, la mer d'un calme absolu.

M. Paul, imbu des devoirs de l'hospitalité, avait compris qu'il lui serait impossible de rechercher particulièrement la compagnie d'Eglantine, au cours de ce voyage, car nous devons, à l'honneur d'une partie de ses hôtes, dire qu'il se trouvait, au nombre des invités, des gens de haut ton, qui n'eussent pas manqué de prendre en mauvaise part une telle infraction aux règles des convenances.

Eglantine ne témoignait aucun étonnement de la



L'HONORABLE JUGE E.-Z. PARADIS

SON HONNEUR LE JUGE PARADIS

Pour succéder à feu le juge Charland, le gouvernement fédéral vient de désigner M. E.-Z. Paradis, avocat de Saint Jean d'Iberville, et ancien associé légal du magistrat défunt.

M. Emilien-Zéphirin Paradis est né le 25 décembre 1841, à Lacadie. Il est le fils de Joseph Paradis et d'Emilie (Irégroire). Il fit ses études classiques au Collège Sainte-Marie, chez les RR. PP. Jésuites ; étudia le droit sous MM. Leblanc et Cassidy. Admis au barreau en septembre 1864, il s'établit à Saint-Jean, fit partie de la société légale Laberge & Paradis jusqu'en 1869 ; pratiqua seul jusqu'en 1873 ; forma ensuite une nouvelle société avec M. A.-N. Charland, depuis juge de la Cour Supérieure, et pratiqua avec lui jusqu'en 1878, époque à laquelle il fut nommé conseil de la Reine.

Il pratiqua seul de nouveau jusqu'en 1881, et forma alors une nouvelle société avec M. P.-A. Chassé, laquelle dura jusqu'en 1897. A cette date, il forma encore une nouvelle société avec ses fils, sous le nom de Paradis & Paradis. M. le juge Paradis épousa, en 1867, Mlle Marguerite Bourgeois, fille de M. Ambroise Bourgeois, laquelle mourut en décembre 1877. Il épousa, en secondes noces, en 1879, Dame Théophile Arpin, née Marchand. Il eut, de son premier mariage, deux filles et quatre garçons : Milles Nellie et Héloïse, cette dernière devenue Mme Gustave Carreau, de Montréal, Rodolphe, avocat ; Jobson, artiste-peintre ; Paul, ingénieur civil aux Territoires du Nord-Ouest, et Oscar, avocat.

La satire est un tableau où personne ne se reconnaît, bien que chacun y reconnaisse tout le monde.—A. DECOURCELLE.

ESPÉRANCE

A un ami.

Ami, pourquoi pleurer le cœur qui se referme,
Celui pour qui déjà ton cœur avait battu ?
N'as-tu pas vu, le soir, sur la route, abattu,
Se dessécher le lys et mourir en son germe ?

La fleur, c'est ta jeunesse, et sa mort ton amour !
Le lys pourra renaître et fleurir de sa cendre ;
Ton amour va germer et vers toi vont descendre
Les parfums d'autres cœurs—non plus lys d'un seul jour !

C'est ainsi que la mort, dans la belle nature,
Fait sourdre d'elle-même, aux regards étonnés,
La vie ! Amour perdu, pourquoi les cœurs peïnés
Ne te verraient-ils pas naitre de ta blessure ?

Je n'ai jamais pu croire et ne croirai jamais
Que l'amour échange se perde dans le vide ;
Vous vous aimiez, ou l'un de vous était perfide.
Peux-tu, peut-elle dire : " Ami, vraiment, j'aimais..."

Alors, trêve aux sanglots plus glacés que le givre !
L'oubli qui vient au cœur, l'amour le fait périr.
Espère, adore, attends : l'amour ne peut mourir ;
Et bientôt, sans ton cœur, son cœur ne saura vivre !

ANTONIO PELLETIER.

PENDANT LE PAS DE QUATRE

MADELEINE, 29 ans.
HENRI, 30 ans.

Un bal. Une danse se forme. Quelques retardataires font encore des invitations. Henri s'avance vers le coin un peu solitaire où se trouve Madeleine.

Henri.—Mademoiselle... ce pas de quatre ?

Madeline.—Mille merci, monsieur, je viens de dire deux fois que j'étais un peu lasse de danser, maintenant c'est fini, il faut que je tienne jusqu'au bout, vous comprenez.

Henri.—Eh bien ! alors le prochain.

Madeline.—Bon. Votre nom, monsieur.

Henri.—Comment, mademoiselle Madeleine, vous ne me reconnaissez pas ? Vous ne reconnaissez pas Henri d'Ally ?

Madeline, vivement.—Henri d'Ally ! Ah ! par exemple !

Henri.—J'ai changé, hein ?

Madeline.—Changé... Mon Dieu... peut-être un peu, sans doute même. Mais vous retrouver comme cela aussi, sans être prévenue, sans rien prévoir, savez-vous que cela surprend. Qu'êtes-vous donc devenu depuis huit ans ?... Au fait, combien y a-t-il de temps que nous ne nous sommes vus ?

Henri.—Attendez... je suis parti pour l'Allemagne, avec votre frère, nous avions dix-huit ans, cela fait douze ans.

Madeline.—Douze ans.

Henri, s'asseyant.—Mais oui. Et alors vous auriez plaisir à savoir ce que j'ai fait depuis ce temps ? Mon Dieu, pas grand-chose. Après l'Allemagne, j'ai visité la Russie. Après la Russie, l'Espagne... J'ai appris les trois langues. Et c'est tout. Maintenant, ma mère désire que j'aille dans le monde pour me marier.

Madeline.—Voilà de bonnes dispositions. Je crois que vous vous prêtez au désir de madame votre mère. Avez-vous déjà fait votre choix ?

Henri.—Non, mais cela va arriver quelque jour. Que voulez-vous, j'ai l'âge où il faut que tous les hommes y passent ; j'y passerai.

Madeline.—Plus résigné qu'enthousiaste ?

Henri.—Vous avez l'air de sous-entendre : mouton de Panurge.

Madeline.—Je ne l'ai pas dit.

Henri.—Peut-être le bonheur est-il là. Peut-être serai-je un mari modèle. Avez-vous gardé bonne opinion de moi, mademoiselle Madeleine, depuis que vous m'avez vu ? Songez donc, douze ans ! vous étiez une fillette alors.

Madeline.—Vous voulez dire que j'étais une jeune fille déjà, et que j'en suis une vieille maintenant.

Henri.—Pardon. Je vous vois encore dans votre étroite robe de gamine, avec vos cheveux ébouriffés, trop légers, qui s'étaient tout le long de vos petites épaules minces... vous aviez la grâce fragile de la quinzisième année.

Madeline.—Je ne m'en doutais guère. Avouez toujours que je me suis joliment transformée, et que ma grâce est devenue plus vigoureuse, plus gaillarde...

Henri.—C'est-à-dire que vous aviez l'air un peu garçonnier, et que vous êtes devenue très femme.

Madeline.—C'est peut-être regrettable. Comme le temps fait de l'ouvrage tout en passant très vite ! C'est que, vous non plus vous n'êtes pas demeuré le même, monsieur d'Ally. Je ne retrouve plus du tout en vous le garçon d'autrefois. Cette barbe surtout vous change ; et puis on devient viril, on perd sa jeunesse première ; on n'a plus de soucis, moins d'enthousiasme, et l'on prend de l'assurance. Cela vous manquait autrefois, l'assurance.

Henri.—Oui, j'étais timide.

Madeline.—Mettez farouche.

Henri.—Embarrassé.

Madeline.—Dites tout de suite : gauche. C'est égal, cette petite sauvagerie vous donnait une allure...

Henri.—Qui était quelquefois bien gênante à porter. Vous souvenez-vous du premier dîner où l'on m'avait invité chez vous ? J'étais votre voisin. La première fois que je voulus remplir votre verre je trouvais le moyen de tacher votre robe... A propos, avez-vous pu la détacher, cette robe ?

Madeline.—Mon Dieu, non. Je ne sais quelle circonstance m'en a empêchée.

Henri.—Vous rappelez-vous aussi les promenades que nous faisons dans la propriété de vos parents, avec votre frère ? Et les fleurs qui poussaient sur la crête du mur ?

Madeline.—J'en avais tant envie.

Henri.—Je grillais de vous les offrir.

Madeline.—Cela ne se voyait pas.

Henri.—Que voulez-vous, mon auréole me retenait. Mais ce qui surpasse tout le reste, c'est la comédie, la

pièce q
votre g
bien, v
tout ce
soupirs,
cère ! c
j'étais b
mademo
de moi,
répétiti
prenez
le grand
profil ch
lèvre, e
malicieu
n'est-ce
Made
tout, M
tais mo
dire ces
horrible
la raille
tenir.
de la f
mainten
monde,
mordre
cacher v
temps-l
ne vous
vieille f
dix-sept
pas ?...
douze a
fillette
votre m
sentime
Henr
la vraie
laisse p
que c'é
Made
a un coi
Henr
Made
Je suis
n'est pa
vant m
émotion
tends e
moins q
Henr
Made
Henr
elles en
Made
M. d'Al
vous ai
celle de
mais fer
lement.
Henr
Made
n'est-ce
crois su
et mém
mariage
avec les
bien, n
pauvre,
rierons-
enfants
aussi, s
Henr
d'autref
au mo
ces jour
votre m
Made

PETITES CAUSES ET GRANDS EFFETS

pièce qu'on m'avait forcé de jouer pour la fête de votre grand'mère. J'étais fort amoureux, vous savez bien, votre amoureux d'un bout à l'autre. Eh bien tout ce que je vous disais, madrigaux, déclarations, soupirs, c'était vrai, c'était sincère ; que dis-je, sincère ! c'était cent fois au-dessous de la vérité, car j'étais bel et bien amoureux de vous, sans le paraître, mademoiselle Madeleine ; et ce qui me mettait hors de moi, ce qui me rendait grincheux et revêche d'une répétition à l'autre, c'était le petit air déluré que vous preniez pour m'écouter. Je vous revois encore dans le grand fauteuil où vous étiez assise ; je revois votre profil chiffonné, vos petites dents qui mordaient votre lèvre, et les cils baissés qui voilaient votre prunelle malicieuse. Comme vous vous moquiez bien de moi, n'est-ce pas ?

Henri, tristement. — Je pense que c'était l'âge joli... la vraie jeunesse... le vrai amour... Quand on le laisse passer, celui-là, on ne le retrouve plus, parce que c'était le premier, le délicieux, le magique.

Madeleine. — Vous avez raison. Après cet âge-là, il y a un coin de cœur qui se referme, qui ne s'ouvre plus.

Henri. — Tout de même si j'avais osé vous dire...

Madeleine. — Et moi, si je vous avais laissé voir ? Je suis restée fille, voyez-vous, et croyez bien que ce n'est pas contre ma volonté. Mais je n'ai jamais devant mes prétendants retrouvé cette religion, cette émotion, cet enchantement que j'avais rêvés. Je l'attends encore, persuadée qu'il viendra maintenant moins que jamais...

Henri. — Savez-vous ce que je pense ?...

Madeleine. — Vous avez envie de le dire, dites.

Henri. — Si nous reprenions les choses au point où elles en sont restées.

Madeleine. — Reprendre les choses ! Mon pauvre M. d'Ally, vous êtes-vous donc mépris sur ce que je vous ai dit ? Mais s'il m'était demeuré quelque étincelle de mon vieux rêve, croyez-vous que moi, franche mais femme, je vous l'aurais avoué comme cela, joyaument, sans vergogne et sans émoi ?

Henri. — Vous ne voulez pas ?

Madeleine. — Vous cherchez un mariage de raison, n'est-ce pas ? Je crois que vous faites très bien, je crois surtout que vous n'avez pas autre chose à faire, et même encore que j'en ferai autant. Seulement, ce mariage de raison, qu'il ne se fasse pas entre nous, avec les bribes du rêve d'autrefois ; vous comprenez bien, n'est-ce pas ? ce serait quelque chose de si pauvre, de si triste. Mais écoutez, peut-être nous marierons-nous, tous les deux, peut-être aurons-nous des enfants qui seront amis et qui vers leurs vingt ans, eux aussi, s'aimeront.

Henri. — Alors, au nom du poème fini, en souvenir d'autrefois, et pour que de vous, dans ma vie, il reste au moins quelque chose, montrez-moi parmi toutes ces jeunes filles celle que je dois regarder ; que ce soit votre main qui me conduise.

Madeleine. — Venez.

Eternellement vrai, ce mot de Bossuet—à moins qu'il soit d'un autre, car aujourd'hui on doute de la véracité de tous les mots historiques.

Eternellement vrai, disais-je, ce mot de Bossuet, sur le grain de sable qui obstruait la vessie du grand Cromwell, sur ce grain de sable qui changea la face du monde en général et celle de l'Angleterre en particulier. Car, si l'on a pris la peine de remarquer ce qui a causé les grands faits de l'histoire, on verra que, souvent, il s'agissait de choses dans lesquelles il n'y avait pas de quoi fouetter un chat.

Ainsi, à qui devons-nous l'établissement de l'empire d'Allemagne, un des plus puissants du monde ? Tout simplement aux infirmités de Sibille, femme de Carle-le-Magnus.

Les conquêtes d'Alexandre sont dues au désir de ce jeune héros de savoir son nom connu et respecté.

La guerre de Cent Ans est décidée, non pas pour les droits que le roi d'Angleterre se croit à la couronne de France, mais à la suite d'une rixe qui a eu lieu entre un matelot anglais et un matelot normand.

Les royaumes de Naples et de Sicile sont établis parce que deux barons normands se battent en duel.

Le comté d'Aragon est érigé en royaume, tout simplement parce que Nuga, reine de Navarre, s'oppose à ce que son fils monte un cheval trop fougueux.

Edouard, confesseur du roi d'Angleterre, aroid, fait vœu de chasteté et cause, par là, la conquête de l'Angleterre par les Normands du duc Guillaume. Une jalousie, entre la princesse d'Illyrie et la femme d'un simple marchand, cause la destruction de la République de Raguse.

François Ier ayant promis à une dame, qu'il aime par-dessus tout, qu'il irait la rejoindre à Lyon au mois de mars, perd la bataille de Pavie.

L'amour d'une jeune protestante, partagé par le chevalier de la Renaudie et son cousin, est cause que la conjuration d'Amboise échoue.

L'amour que la duchesse douairière de Bourgogne, Marie, conçoit pour un beau jeune homme, de religion hébraïque, occasionne la réunion de la Bretagne à la couronne de France.

La pluie se mettant à tomber fait perdre les batailles de Grandson et de Morat à Charles-le-Téméraire.

La préférence apportée—pendant la distribution des indulgences—aux Jacobins, au préjudice des Augustins, par le pape Léon X, fait naître le luthérianisme.

Un peu d'or fait faire la conquête du Mexique et du Pérou, comme aujourd'hui il a suscité la guerre du Transvaal.

Le mépris qu'Henri VIII professe pour Catherine d'Aragon ouvre l'ère du schisme, en Angleterre.

Trop de somptuosité, déployée à l'entrevue du Camp du drapeau d'or, décide ce même Henri VIII à prendre parti pour Charles-Quint contre François Ier, auquel il avait primitivement promis son aide.

Mayenne perd la bataille de Coutras parce qu'il aime trop le melon, et Henri IV perd le fruit de cette même bataille, parce qu'il ne peut résister à l'envie d'aller voir la comtesse de la Guiche, dont il est éperdument épris.

Un coup de canne appliqué à un chien qui avait mordu un chat, lequel poursuivait une mouche, cause la révolution de Naples et l'élévation au trône du pêcheur Mazaniello.

Les amours du duc de Buckingham causent une guerre de religion et la prise de la Rochelle.

Une jarre d'eau, renversée sur la robe d'une dame d'honneur de la reine Anne, et une paire de gants qu'on refuse à cette dernière obligent les nations à traiter à Utrecht.

Une jeune fille enlevée par les rabatteurs du Parc-au-Cerf décide Damiens à poignarder Louis XV.

Un Allemand donne un coup de canne à un Génois, qui regardait placidement l'affût d'un mortier rompu, dans les rues de Gènes ; émeute, puis les Autrichiens sont chassés de Gènes, qui recouvre sa liberté.

Léonard, le coiffeur de Marie-Antoinette, ayant fait un mensonge anodin, fait arrêter Louis XVI à Varennes ; de même qu'une boutade de Voltaire sur les arpens de neige, avait fait perdre le Canada.

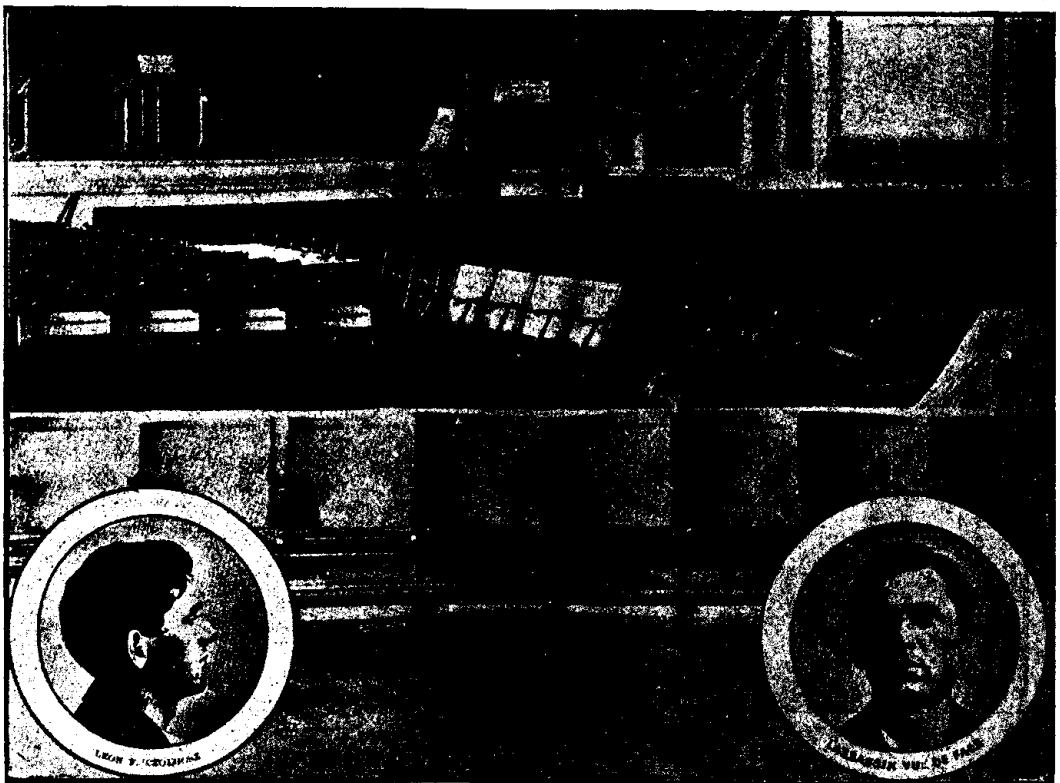
Un conventionnel maugréant que les savants ne connaissent rien à la vie, Lavoisier est guillotiné.

C'est un coup d'éventail appliqué par le dey d'Alger à l'ambassadeur français qui donne l'Algérie à la France.

Enfin, l'amour d'un roi pour une chanteuse fait déclarer la guerre franco-allemande.

J'en passe, entr'autres les oies du Capitole, réveillées, qui sauvent Rome ; la biche altérée qui montre à Clovis le chemin pour rejoindre Alaric, roi des Visigoths, etc.

L'histoire n'est remplie que de petites causes ayant conduit à de grands résultats, et cela fait rêver sur le véritable mérite des grands hommes.



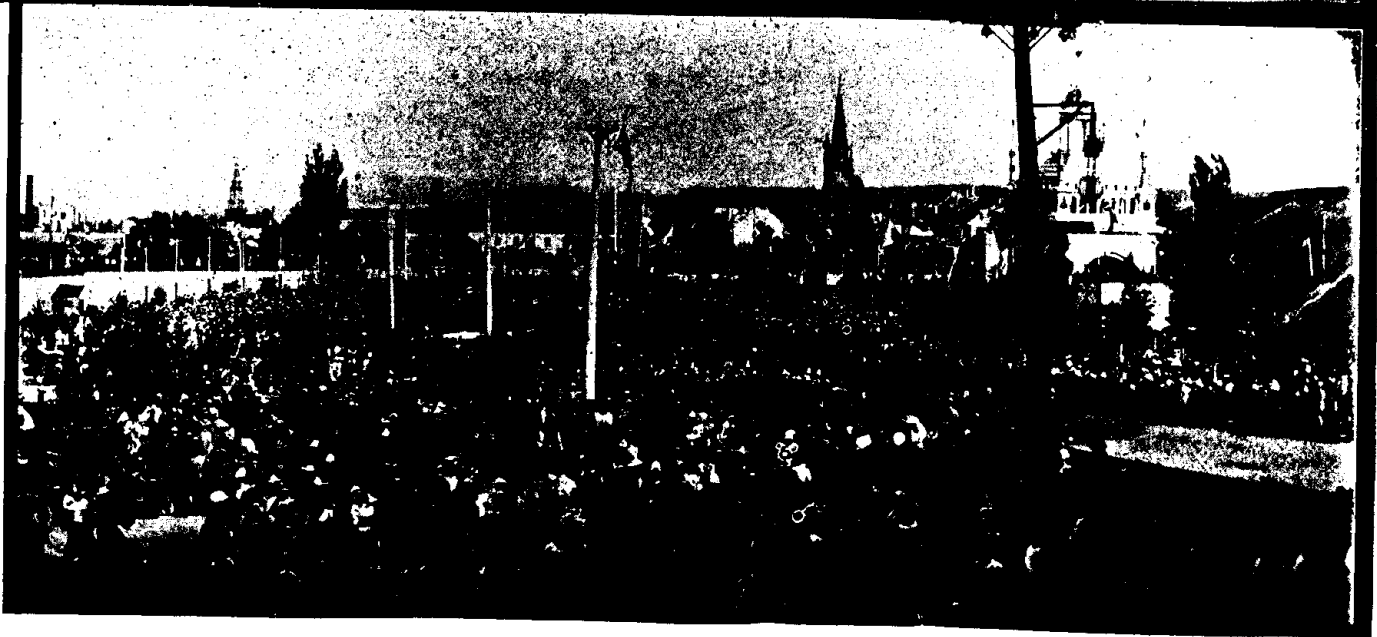
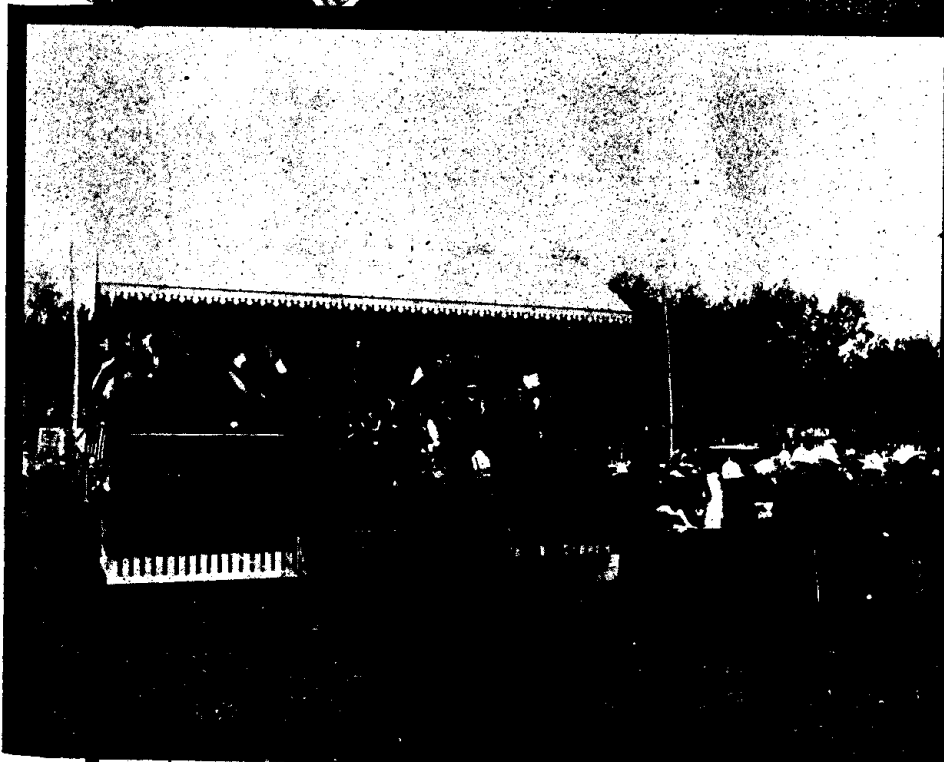
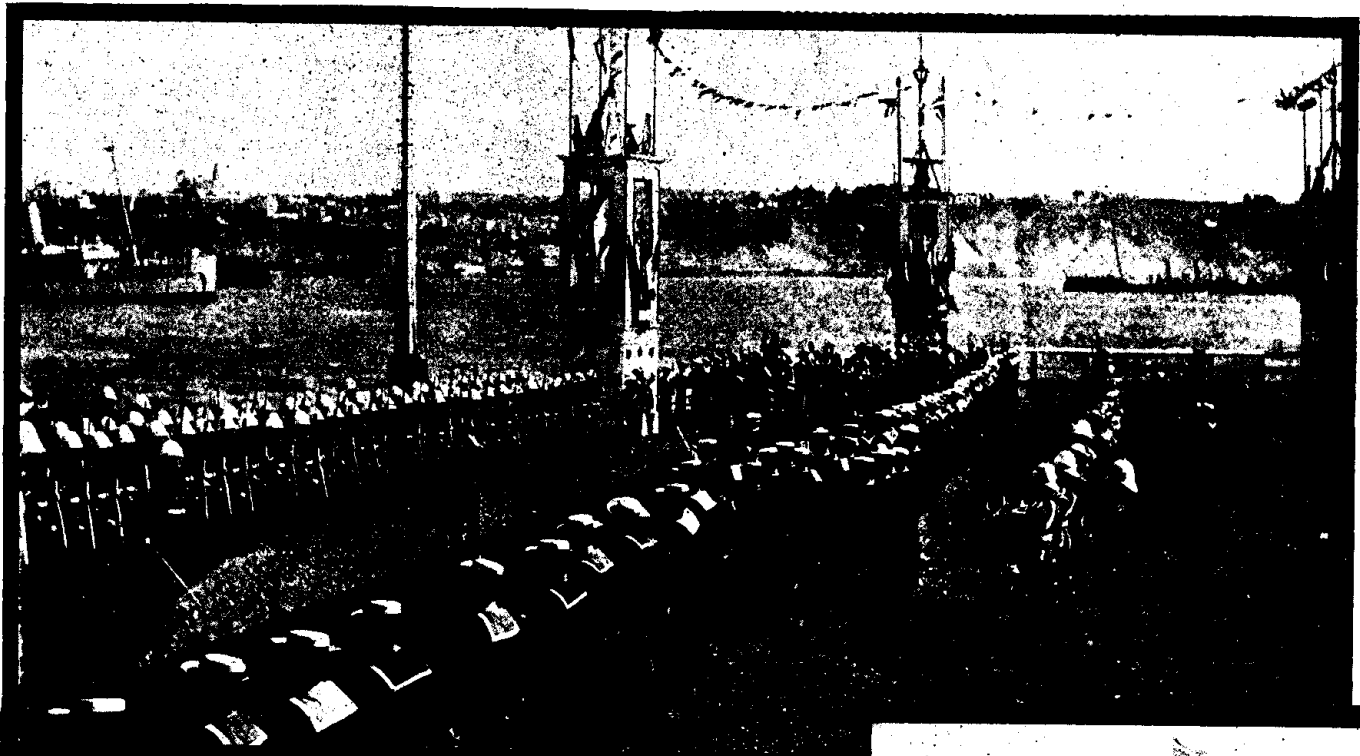
La victime, atteinte par la balle de l'assassin, s'est affaissée dans la deuxième des quatre chaises qu'on voit dans l'allée de gauche

BUFFALO.—LE TEMPLE DE LA MUSIQUE OU A ÉTÉ ASSASSINÉ M. McKINLEY



LA RECEPTION DUCALE A QUEBEC. — La visite au Palais Législatif et la présentation d'une adresse par le maire Parent à Leurs Altesses Royales

—
—
en m
son a
si qu
front
vite.
—
Marie
taine
—
—
—
—
finiss
de fu
peur.
—
au m
sique
—
surde
sont
envie
—
malai
vite.
—
—
au dia
premi
est so
—
—
—
avez
Vaso
—
Tou
yants
La
pleine
de co
semel
des g
de la
De
instan
perro
allaie
Un
tour p
Sur
pied,
sous l
De
Le
referm
—
—
homm
Il a
—
La
Le
Celi
sant a



Le débarquement au quai du Roi.—Le duc d'York distribuant des médailles aux soldats d'Afrique.— Arche en face du Club de la Garnison.—
La foule en face des bâtisses du Parlement avant la réception

LA RECEPTION DUCALE A QUEBEC. — Photos Livernois

AU COIN DU FEU

SOUS LA DIRECTION D'ATTALA

INCERTITUDE

Tu m'adores, dis-tu ! Voilà ce qui m'afflige :
Tant de fois le bonheur recèle des regrets !
M'aimeras-tu toujours ? Oh ! j'ai peur du prestige
Qui te fait me jurer de m'aimer à jamais.
Tu me dis que mes yeux brillent comme la flamme,
Que mes cheveux sont d'or, ma lèvre de carmin ;
Cela, je le sais trop, car, vois-tu, je suis femme,
Mais je sais bien aussi que tout cela, demain,
Peut, ainsi que la fleur nouvellement éclose,
Qu'effeuille un vent glacé, se flétrir sans retour.
Voilà pourquoi mon âme, à tous les bonheurs close,
Souffre de ne point croire à tes serments d'un jour.

Je t'aime pour ton cœur et je voudrais de même
Me voir aimer de toi, car nos cœurs, ici-bas,
Seuls ne peuvent subir cette injure suprême
Du temps qui souille tout, arrache et ne rend pas.
Je suis bien jeune encor pour connaître le doute,
Mais j'ai vu se pâlir tant de fronts radieux,
J'ai vu tant de bonheurs se faner sur ma route,
Que j'ai peur d'espérer un bien trop précieux
Ton amour sera-t-il celui que rien ne brise ?
Sur ses débris, un jour, verrai-je s'allumer
Une flamme nouvelle ! O cruelle méprise,
Vous ouvrez tant de cœurs pour mieux les refermer !

Tu m'adores, dis-tu ! Voilà ce qui m'afflige :
Tant de fois le bonheur recèle des regrets !
M'aimeras-tu toujours ? Oh ! je crains le prestige
Qui te fait me jurer de m'aimer à jamais.
Je voudrais n'avoir point des yeux tout plein de flamme,
De fins cheveux dorés, des lèvres de carmin,
Pour mieux connaître ainsi si le cœur d'une femme
Se donnant tout entier peut captiver le tien ;
Mais je ne puis savoir et pour cela je souffre.
Le doute est un serpent dont l'œil fascinateur
Entraine sa victime avec lui dans un gouffre :
Par lui je suis vaincue et je ferme mon cœur.

Montréal, septembre 1901.

BELLA.

A NOS AMIS

Dans sa petite poste de la semaine dernière, notre excellent ami, M. Antonio Pelletier, annonce son départ. Tous les amis du MONDE ILLUSTRÉ, surtout ceux et celles qui ont échangé avec notre aimable collaborateur une correspondance toute de confiance d'une part, et de bienveillance de l'autre, regretteront vivement avec nous que ses vacances ne soient pas éternelles... Aux lecteurs et lectrices nous sommes heureux d'apprendre que notre gentil écrivain veut bien cependant nous garder sa sympathie et sa collaboration. Nous l'en remercions cordialement.

Aux jeunes plumes qui ont si bien répondu à son chaleureux appel, qu'il nous soit permis de dire : Ne vous envollez pas, aussi !... Au nid-foyer, il reste encore des amis accueillants et polis. Pour ma part, je veux bien m'efforcer d'être sympathique à tous. Je puis donc assurer d'avance aux jeunes écrivains qui placeront leur confiance en moi, mon vif encouragement pour les talents reconnus et ma délicatesse égale pour les uns et les autres.

ATTALA.

J'offre ici mes plus sincères remerciements à tous mes bons amis qui m'ont adressé, ainsi qu'à ma famille, leurs sympathies dans le grand deuil qui vient de nous frapper. En ces jours de tristesse, de si bonnes paroles vont droit au cœur. Merci.—A.

L'ÉDUCATION DE LA FEMME A NOTRE ÉPOQUE

Nos lecteurs apprécieront la vérité de cette page écrite avec le cœur et l'intelligence d'une personne dévouée à l'éducation des jeunes filles.

A aucune époque autant qu'à la nôtre, je crois, on ne s'est ainsi occupé de ce qui touche la jeunesse : méthodes et programmes d'enseignement, sociétés pour la protection et l'encouragement de l'enfance et

de la jeunesse ; et cependant, on est en droit de se demander si tant d'efforts tentés ont amené un résultat satisfaisant. Ne serait-on pas plutôt porté à croire que, parmi les plaies de l'époque actuelle, qu'on énumère et qu'on déplore, on devrait mettre en première ligne l'idée très fautive qu'on se fait de l'organisation intellectuelle de la femme, du rôle qu'elle est appelée à jouer dans le monde, et par suite, de la mauvaise direction donnée à son éducation ?

Qu'est-ce que la femme, qu'est-ce que la jeune fille, pour le plus grand nombre ? C'est un être gracieux et charmant ; c'est un oiseau, c'est une fleur, c'est un sourire ; on s'en pare : on s'adresse à leur imagination toujours, à leur cœur quelquefois et à leur intelligence presque jamais. On oublie volontiers que la femme a été créée l'égale de l'homme, sa compagne ; qu'elle a, comme lui, un front levé vers le ciel ; qu'elle est, comme lui, intelligence, liberté, amour. Au lieu de songer que ses facultés demandent un aliment, que sa faiblesse même peut devenir une puissance, on la livre au monde, à la futilité, à tous les genres de sport...

Et cependant, cette jeune fille sera femme un jour, elle sera épouse, elle sera mère. Appelée à recevoir les premiers sourires et les premières larmes des enfants, c'est encore elle qui se trouvera auprès des lits de mort pour encourager les dernières défaillances et recueillir les derniers soupirs ; dans ces circonstances solennelles, elle trouvera en elle-même des énergies, des tendresses, des dévouements inconnus : elle est donc capable de grandeur morale.

Mais entre ces deux extrêmes, les berceaux et les tombes, que d'années de la vie de l'homme échappent à son influence ! Pourquoi ? Son esprit est trop faible, dit-on, pour suivre le travail de la pensée, pour comprendre la puissance du développement intellectuel.

Mais, si elle est faible, il faut la fortifier, former son cœur, discipliner sa volonté, asseoir tout son être dans l'ordre ; mais pour cela, les leçons de la sagesse humaine sont insuffisantes, il faut lui donner Dieu...

Or, la vertu est une force, donnons-lui donc avant tout la piété, qui la rendra capable de toutes les énergies, de tous les sacrifices, de tous les héroïsmes.

Si les organes sont délicats, pourquoi la lancer dans des études abstraites, qui lui seront inutiles ? Faites-lui faire un peu moins de mathématiques, de chimie, d'histoire naturelle, un peu plus de logique, un peu plus de philosophie même ; ces grands principes appliqués à l'étude de l'histoire et de la littérature feront d'elle un être pensant et sentant, doué d'une véritable grandeur morale.

Ainsi armée pour les luttes de la vie, la jeune fille deviendra vraiment l'ange gardien du foyer domestique ; elle y conservera, dans toute leur intégrité, l'honneur et la foi, précieux héritage de nos ancêtres, pour le transmettre plus tard à ses enfants, dont elle fera : " des filles non à la tête bien pleine, mais, ce qui vaut mieux, à la tête bien faite, des chrétiennes à la vie, à la mort ; des jeunes gens forts et loyaux, craignant Dieu et n'ayant pas peur du canon ".

Jeunes filles, c'est pour vous que je plaide, parce que vous m'êtes chères, et que je sais ce dont vous êtes capables...

La femme est l'âme, le cœur même d'un peuple, n'est-ce pas elle qu'il faut atteindre d'abord ? Comme l'a dit parfaitement un auteur non suspect en cette matière, Edgar Quinet : " Élever des hommes, c'est bien, mais ce n'est rien si on n'élève aussi des femmes ".

A cette heure, il y a une âme malheureuse qui offense Jésus Christ et le chasse de son cœur !... Oh ! venez chez moi, Jésus, venez, je vous aimerai.

LA MODE

Nous voici déjà rendus à l'automne et les toilettes d'été, fatiguées par le soleil et la poussière, demandent des remplaçantes. Or, ne nous hâtons pas trop de choisir nos nouveaux vêtements. Bornons-nous à quelques arrangements adroits et, avant de dépenser, passons la revue de notre garde-robe ! Il est peu de femmes qui ne possèdent une robe de drap. Or, c'est avec le drap que commence la saison nouvelle. Il semble que nous ne puissions nous en passer, pas plus que du boléro, devenu maintenant indispensable.

Donc, pour être tout à fait dans le ton, il faut une robe de drap, en attendant les nouveaux homespuns, très chauds et de bien jolis coloris, dont nous parlerons plus tard. Les robes de drap sont très ornées de guipure de soie, se mélangeant à de la dentelle incrustée. Cela s'emploie pour les robes habillées. Pour le complet tailleur, à petite veste courte ou avec boléro, la garniture se compose de bandes de drap d'une nuance plus claire ou plus foncée que la nuance du costume, formant des découpures très mignonnes, ne



Robe habillée pour fillette.

dépassant pas un à trois centimètres. C'est gentil et léger au possible.

Mais parlons des nouveaux chapeaux. Quand nous disons " nouveaux," ce n'est peut être pas très exact, car qui voudrait croire que c'est le marquis qui va, dit-on, réunir tous les suffrages, seulement la forme se trouve fortement modifiée par la calotte basse et ronde et par la garniture. Puis, nous avons à présenter à nos gracieuses lectrices une forme de toque très seyante. C'est une façon d'immense toquet, dans le genre de celui que porte François Ier dans ses portraits, très plat, très large et entièrement recouvert de guipure de velours, qui n'est autre qu'une découpe brodée aux bords des contours, avec laquelle vont être faits les nouveaux modèles. Ensuite, nous avons les toques de drap blanc et des plateaux de feutre coupés d'entre-deux à jour, qui se disposent

comme o
coup de
du chape
bord de
çon de g
toques.

Pour
feutre, b
blanc, av
fond. Ce
depuis q
l'été. Il

Cepen
ciennes

" chapea
C'est

nuances
blanc et
de théâ

Septem
pendant

inutile
fait très

méable.

Mlle
théâtre

maine d
opéra-b

ment, d
de cost

que por
ceux qu

la Fern

trois sa

mes sor

comme

L'orc

plaudi

avec, et

Valhub

etc. jou

Ne p

le 25, a

Neuve

salle c

Eure

par ses

médie

théâtre

LE

SERV

Dépa
a.m., 4.
Dépa
a.m., 5.
Comm

Dépa
Arriv
Arriv
Dépa
Dépa
Arriv
PAS
Montr
k. Spi
Quo
semain
V. M
A. R.
J.-D G
worgy
Main,
rue M
Indian
Bure
phe. 12
Poste.

Ocea
cité.

comme on veut sur la tête de chacune. On pose beau- coup de plumes de côté, en arrière, puis sous la passe du chapeau, d'où elles semblent sortir. Etagées d'a- bord de côté et continuant ainsi en dessous, cette fa- çon de garnir donne beaucoup de style aux grandes toques.

Pour les jeunes filles, nous avons les bretons de feutre, bordés de trois petites ganses rouges sur gris blanc, avec gros nœud noué de côté, couché sur le fond. Ce sont déjà des chapeaux d'hiver. On sait que depuis quelques années on prend le feutre à la fin de l'été. Il y a toujours des personnes pressées.

Cependant les dames, sérieuses ont conservé les an- ciennes habitudes et portent ce qu'on appelait le "chapeau de demi-saison."

C'est pour ce genre de chapeau qu'on fait, en nuances sombres, ces superbes tulles brodés qui, en blanc et en couleurs claires, serviront pour chapeaux de théâtre.

Septembre et octobre étant par excellence les mois pendant lesquels il fait bon excursionner, il n'est pas inutile de rappeler que le costume de montagne se fait très court, en lainage assez épais, chaud et imper- méable.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

THÉÂTRE DE LA GAITÉ

Mlle Nitouche a obtenu un succès sans précédent au théâtre de la Gaité, et a fait salle comble toute la se- maine dernière. Cette semaine, c'est *La femme à Papa*, opéra-bouffe en trois actes, plein de vie, de mouve- ment, de musique délicieuse, de ravissants décors et de costumes adorables. A citer, en particulier, ceux que portent Mme Dartigny, copiés exactement sur ceux que portaient la célèbre Anna Held, qui a joué *La Femme à Papa*, en anglais (*Papa's Wife*), pendant trois saisons consécutives, aux Etats-Unis. Ces costu- mes sont de véritables merveilles de goût et, portés comme ils le sont, ils n'en sont que plus beaux.

L'orchestre excellent de M. Milo est toujours ap- plaudi comme il le mérite, et la troupe toute entière, avec, en tête, Mme Dartigny, MM. Darcy, Soulier, Valhubert, Méry, Aramini, Mmes J. Blonck, Soulier, etc. joue avec plus d'entrain et de talent que jamais.

Ne pas oublier la grande soirée de gala, mercredi le 25, au profit de l'Ecole des Journalistes à la Ferme Neuve; et retenir ses billets d'avance, car il y aura salle comble.

THEATRE DU PALAIS ROYAL

Eureka ! Eureka ! Notre théâtre du Palais-Royal, par ses représentations extraordinaires de bonne co- médie française, est arrivé en trois semaines à être le théâtre le plus en vogue de Montréal. Tous les soirs,

une foule énorme composée des gens lettrés, amateurs de vrai théâtre, ainsi qu'une multitude de familles en toilette de soirée, se disputent les quelques centaines de places que contient ce coquet établissement. Nos félicitations à la Direction du Palais-Royal.

La semaine prochaine, sur la demande de milliers de spectateurs qui n'ont pas eu l'avantage de l'entendre : *La Marraine de Charley*, avec Harmant dans l'imi- table rôle de la fausse marraine, et *Trois Femmes pour un Mari*, le succès toujours croissant de la semaine dernière. La direction a décrété, pour satisfaire sa nom- breuse clientèle, de représenter ces deux pièces dans la même semaine, avec une charmante petite comédie en 1 acte, de G. Feydeau, intitulée *Un Bain de Mé- nage*. Donc, lundi, mardi et mercredi : *La Marraine de Charley*, et jeudi, vendredi et samedi : *Trois Femmes pour un Mari*. Avis aux retardaires.

Il ne faut pas oublier que tous les mercredis il y a soirée de gala, et que cette semaine nous aurons le plaisir d'entendre, dans deux entr'actes, Mme Vasti, mezzo-soprano, dans son répertoire, et M. Harmant dans plusieurs de ses chansonnettes choisies. Ce n'est jamais trop à la fois.

THÉÂTRE NATIONAL FRANÇAIS

Pour la semaine du 23 septembre, le drame à grand spectacle d'Alexandre Dumas, *Les Trois Mousquetaires* sera à l'affiche au Théâtre National Français. Cette pièce, dont nous pourrions nous dispenser de faire l'éloge a été jouée déjà au même théâtre, il y a quel- ques mois; il a fait salle comble à chaque représenta- tion. Il a aussi obtenu un succès retentissant dans les principales villes des Etats-Unis, à Montréal, à l'Acad-émie et au Queen's, où l'on représente MM. Salvini et Cazeneuve. Ce dernier est reconnu comme le d'Ar- tagnan idéal de la scène américaine et c'est lui qui remplira ce rôle au Théâtre National.

Les Trois Mousquetaires ont été montés avec le plus grand luxe. On admirera douze tableaux de très riches costumes XVI siècle, de brillants effets de lumière, etc. On entendra, pendant les représentations, la musique écrite spécialement pour la pièce par le chef d'orchestre de l'Académie de Baltimore, M. Fisher.

A citer parmi les principaux tableaux le combat à l'épée au fort Saint Léon, le port de Calais, la cabine du "True Briton" et le somptueux palais de Louis XIII.

Les principaux rôles ont été distribués comme suit : d'Artagnan, Cazeneuve; Richelieu, Julien Daoust; Louis XIII Palmieri; Athos, Porthos et Aramis, Hamel, Bouzelli et Leurs; Tréville et Bonacieu, Filion; Pouchet et Latour, Godeau; Buckingham et Rochefort, Petitjean; MM. Villeraie, de la Grange et Charest; Anne d'Autriche, Mme de la Sablon- nière; lady de Winter, Mlle Rhéa; Mme Bonacieu, Mlle Verteuil; Manette, Mlle Léa.

PRIMES DU MOIS D'AOUT

Le tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ pour les numéros du mois d'AOUT, qui a eu lieu samedi le 7 septembre, a donné le résultat suivant :

1er PRIX	No	16,321	\$50.00
2e	No	27,102	25.00
3e	No	39,764	15.00
4e	No	245	10.00
5e	No	18,537	5.00
6e	No	29	4.00
7e	No	7,159	3.00
8e	No	391	2.00

Gagne une piastre ou 6 mois d'abonnement chacun :

143	8,513	16,914	23,091	30,329	33,710
734	9,827	17,231	23,253	30,541	34,317
1,281	9,912	18,449	23,519	30,768	34,712
1,532	10,241	19,104	23,851	30,923	34,921
1,910	11,757	20,040	24,189	31,042	35,163
2,123	11,912	20,242	24,403	31,235	36,529
2,719	12,243	20,563	24,737	31,412	37,230
3,042	12,455	20,915	25,271	31,729	37,468
3,201	12,804	21,108	26,532	32,016	38,121
4,191	13,172	21,314	27,015	32,172	39,312
4,325	13,590	21,433	28,324	32,520	39,774
4,617	14,231	21,682	29,141	32,718	41,327
5,123	14,364	21,915	29,454	33,175	43,512
6,206	14,782	22,128	30,021	33,263	45,124
7,431	15,123	22,547	30,173	33,427	49,121

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des exem- plaires du MONDE ILLUSTRÉ, datés du mois d'AOUT, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre bleue, sur la dernière page, et, s'ils correspon- dent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal dans les 30 jours, avec leur adresse, afin de recevoir la prime sans retard.

Le poids qu'une femme devrait avoir

- Si elle a cinq pieds de haut, 100 livres.
- Si elle a cinq pieds un pouce, 106 livres.
- Si elle a cinq pieds deux pouces, 113 livres.
- Si elle a cinq pieds trois pouces, 119 livres.
- Si elle a cinq pieds quatre pouces, 130 livres.
- Si elle a cinq pieds cinq pouces, 138 livres.
- Si elle a cinq pieds six pouces, 144 livres.
- Si elle a cinq pieds sept pouces, 150 livres.
- Si elle a cinq pieds huit pouces, 155 livres.
- Si elle a cinq pieds neuf pouces, 163 livres.
- Si elle a cinq pieds dix pouces, 169 livres.
- Si elle a cinq pieds onze pouces, 176 livres.
- Si elle a six pieds, 180 livres.

Le poète entend les bruissements de la semence en travail sous la terre; le philosophe ceux de la germi- nation des idées dans le peuple.—O. GRÉARD.

LE PACIFIQUE CANADIEN

SERVICE DES TRAINS D'OTTAWA

Départ de la gare de la rue Windsor : 7.30 a.m., 4.10 p.m., 10.05 p.m.
Départ de la gare de la Place Viger : 8.30 a.m., 5.45 p.m.

Communications directes entre Holyoke, Springfield et Montreal

Départ de Montréal : 8.01 p.m.
Arrivée à Holyoke : 7.12 a.m.
Arrivée à Springfield : 7.30 a.m.
Départ de Springfield : 8.00 p.m., 9.15 a.m.
Départ de Holyoke : 8.18 p.m., 9.32 a.m.
Arrivée à Montréal : 8.15 a.m., 9.10 p.m.
PAS DE CHANGEMENT de chars entre Montréal et Greenfield, Northampton, Holyoke, Springfield, etc.

*Quotidien. Les autres trains les jours de semaine seulement.
V. Ménard, 337 rue Main, Holyoke, Mass.;
A. R. Vincent, 337 rue Main, Holyoke, Mass.;
J. D. Goodu, Chambre 41 Edifice Ball et Tre- worgy, Holyoke, Mass.; G. N. Norris, 325 rue Main, Springfield, Mass.; E. F. Payette, 307 rue Main, Springfield, Mass.; N. Lamoureux, Indian Orchard; A. J. Brunelle, Ludlow.
Bureau des billets de la ville et du télégra- phe, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste.

M. F. EGG.
City Passenger Agent.

Ocean Steamship Tickets. Atlantic and Pa- cific.

A CORSET to Measure \$1 up



MESURAGE
(Voir les numé- ros dans la vi- gnette).
1. Mesure du buste.
2. Mesure de la taille.
3. Mesure de la hanche.
4. Du sous- bras jusqu'à la ligne de la taille.
5. De la ligne de la taille jusqu'à l'extrémité inférieure du corset porté présentement.

A. B. — Longueur des agrafes. Dimensions : 18 à 30, drap et blanc. Noir et dimensions extus (31 à 35) 50c de plus.

Larges bandes en acier sur les côtés, rivées aux deux bouts.

Nous avons ouvert un département spécial afin de recevoir votre méurage pour corsets au prix de la manufacture et nous donnerons toute l'attention requise pour remplir les or- dres sous le plus court avis, MAIS rien que pour nos STYLES de CORSETS.

Donnez votre mesure avec soin, ainsi qu'indi- qué plus haut, sur le corset et nous sommes sûrs de vous ajuster parfaitement.

Nous vous donnons absolue protection et nous garantissons complète satisfaction, ou l'argent vous sera rendu.

C'est votre chance une fois dans la vie de vous procurer un corset qui constituera un article s'a- daptant comme un gant, flexible, inaccessible à la rouille, paraissant comme moulé et exquis à tous points de vue.

Envoyez-nous votre ordre et nous le remplirons immédiatement.

Hors de la ville, par la poste 15c extra.

Mentionnez toujours les prix.

Marquez vos mesures sur les lignes pointillées en suivant les numéros et découpez cette partie pour nous l'envoyer. De cette façon vous éviterez les erreurs.

Envoyez votre adresse bien lisiblement

Nom.....

Adresse.....

Montant de l'argent inclus..... { pas de timbres

Il faudra cinq jours pour remplir les commandes. Corsets et gants réparés à des conditions raisonnables.

J. B. A. LANCTOT

Manufacturier de Gants.

152 rue St-Laurent, Montréal. Tel. Main 3187
Spécialités de corsets en stock : D. & A., P. N. C. P., P. D., R. J., Crompton, Co.

DR. A. BRAULT, Chirurgien-Dentiste

539 rue St-Denis

Tel Bell : E. 1745

Heures de Bureau : de 9 à 10 heures

PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe,
PAR LES
CIGARETTES CLÉRY
et la **POUDRE CLÉRY**



Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros : D^r CLÉRY à Marseille (France)
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

LE TOUR DU MONDE Très jolie publication illustrée, de 24 pages petit in-folio. Très instructive, contient des renseignements géogra- phiques précis; des études sérieuses sur les diverses parties du monde, leur fertilité, leurs genres de productions, leur avenir. Des ques- tions politiques et diplomatiques, le tout inédit. Sous ce titre : "Boîte aux lettres," des réponses à toute lettre se rapportant à des voyages, des projets de voyage, etc. Abonne- ments pour l'étranger un an 28 francs; six mois, 16 francs; le numéro 50 centimes. Li- brairie Hachette, 79, Boulevard Saint-Ger- main, Paris, France.

NOTES ET FAITS

C'est à Compiègne, en 1867, que le tsarévitch, qui allait être père, l'année suivante, du futur tsar Nicolas II, et qui devait régner sous le nom d'Alexandre III, eut ce mot charmant.

Vers la fin d'une soirée, la comtesse de Castiglione, lui ayant demandé quelle était la femme qu'il avait trouvée la plus belle :

—Madame, répondit-il, je ne suis qu'un barbare. Je n'ai regardé que la mienne.

Le polka nous vient de Bohême, mais sait-on de quelle façon et par qui fut inventée cette danse ?

C'était une bergerette qui, en l'absence de ses bourgeois, s'était accoutumée à une danse originale, qu'elle accompagnait d'un chant étrangement rythmé. La bergerette était gentille et dansait avec grâce... Le pas qu'elle avait créé fit tourbillonner toutes les têtes et tous les cotillons d'alentour.

En 1840, on le dansait à l'Opéra de Paris. Et, depuis, le polka s'est dansé sur les deux continents, les chansonniers l'ont mis en couplets.

Cette locution proverbiale : faire des gorges chaudes, signifie au figuré *plaisanter* ou *rire en compagnie*, à propos d'une personne désignée. Voici quelle en serait l'origine :

En termes de vénerie, gorge chaude est la façon de désigner la viande du gibier, vivant ou récemment tué, que l'on donne aux oiseaux de proie, comme au faucon, par exemple, et c'est parce que cet oiseau se montre très friand d'un pareil festin que l'on dit des personnes qui se réjouissent d'une chose qu'elles en font une gorge chaude ou plus souvent des *gorges chaudes*.

Un concours intéressant avait été ouvert, l'an dernier, par le journal *American Agriculturist*, entre les éleveurs de volailles. Il s'agissait de savoir quels seraient ceux dont les poules donneraient le plus d'œufs en l'espace d'une année.

La victoire a été remportée par un certain Dimock, de Stafford Springs, qui avait 20 Livournes blanches à crête rose, qui ont fourni chacune 247 œufs. D'un autre côté, des Livournes brunes lui auraient rapporté 241 œufs, des Plymouth-Rock barrées 221 et des Wyandottes chamois 226.

Il fallait donc le dire, la poule aux œufs d'or était tout simplement une... poule américaine !

Lors de leur récent séjour en Nouvelle-Zélande, le duc et la duchesse de Cornouailles assistèrent à une grande danse guerrière, à laquelle prirent part plus de cinq cents guerriers Maoris, les reins ceints des fibres du phormium ténax et ayant, pour tout costume, la peau bigarrée de tatouages étranges et compliqués. A leur tête était le grand chef Te Heuheu.

Quelle ne fut pas la surprise du duc de Cornouailles lorsque, à un banquet qui lui fut offert le soir même, il reconnut, parmi les membres du Parlement de la Nouvelle-Zélande, qui lui étaient présentés, le grand chef Te Heuheu, impeccablement vêtu, cette fois, d'un habit de soirée, qu'il portait avec la désinvolture d'un gentleman.

En Nouvelle-Zélande, les féroces Maoris anthropophages sont devenus de paisibles cultivateurs, envoyant des représentants à la Chambre des députés.

Un dessin amusant du journal anglais le *Daily Express*.

On sait quelles effroyables avaries se sont produites, parmi les navires anglais, au cours de leurs récentes manœuvres. Elles furent telles que, pour conjurer un désastre, l'amirauté britannique n'imagina rien de mieux que de suspendre brusquement cette malheureuse épreuve ; et elle invoqua pour cela ce grandiose et mirifique prétexte que la preuve était faite, et que, dans une guerre, au point où en étaient les ma-

nœuvres, une flotte française aurait été déjà complètement pulvérisée.

Dans le dessin du *Daily Express*, on voit John Bull en grande méditation devant les nombreuses épaves de ses torpilleurs désemparés :

—Allons, dit-il, il était temps que les manœuvres finissent. Si elles eussent continué, nous aurions eu bientôt autant de "sous-marins que les Français !"

L'esprit de Dewet.

Des anecdotes bien amusantes sur le général Dewet circulent dans les camps anglais. On se les raconte au bivouac : elles méritent d'être citées. En voici quelques-unes :

"Un "Tommy"—lisez un fantassin anglais—fait prisonnier par Dewet, se plaignait de la nourriture, qui consistait alors presque uniquement en farineux. Dewet lui dit qu'il n'avait rien de mieux. "Mais attendez quelques jours, continua-t-il, je capturerai un convoi et pourrai alors vous satisfaire." Quelques jours après, Dewet capturait, comme il l'avait dit, un convoi ; et le soldat anglais reçut de la meilleure nourriture—anglaise."

"Un jour, Dewet capture un convoi, il y avait deux tonneaux de rhum parmi les aliments que le convoi transportait. Dewet défendit à ses hommes d'y toucher et envoya le rhum à un hôpital anglais, voisin de là. Et les exemples sont nombreux de sa bonté envers nos hommes."

Les joailliers de la cour d'Angleterre vont procéder, à l'occasion du couronnement d'Edouard VII, à quelques retouches sur les bijoux de la couronne, dont quelques uns avaient été transformés en diadème à l'usage de la défunte reine.

Ces bijoux forment un ensemble de cinq couronnes, cinq sceptres, quatre épées, deux anneaux, un globe d'or, une paire d'éperons d'or, un vase et une cuillère d'or pour le sacre.

On peut se faire une idée de leur richesse par le détail des pierres qui ornaient un seul des diadèmes de la reine Victoria, une seule des cinq couronnes.

Ce diadème, qu'elle portait le jour de son couronnement, est formé de 385 diamants d'une valeur moyenne de deux mille livres ou cinquante mille francs l'un, et de deux cercles de perles de trois cents livres.

La plus ancienne des cinq couronnes, celle de saint Edouard, est ornée en plus des diamants et des perles, de rubis, d'émeraudes et de saphirs d'une grosseur extraordinaire et d'une taille merveilleuse.

Dame ! royauté oblige...

Le grand savant Littré était libre-penseur... Le jour de la naissance de sa fille, Littré dit à la mère :

—Ma chère amie, tu es une catholique fervente et pratiquante. Elève ta fille dans les habitudes de piété qui sont les tiennes. Seulement, j'y mets une condition. Le jour où elle aura quinze ans, tu me l'amèneras, je lui exposerai mes idées et elle choisira.

La mère accepte, les années s'écoulent ; un matin, elle entre dans le cabinet de travail de son mari :

—Tu te rappelles ce que tu m'as demandé et ce que je t'ai promis. Je viens tenir ma promesse ; ta fille est là, prête à t'entendre, avec tout le respect et toute la confiance que lui inspire un père adoré et vénéré. Veux-tu qu'elle entre ?

—Oh ! certes, oui ! Mais pourquoi ! Pour que je lui expose mes idées ? Non ! non ! Mille fois non ! Quoi ! tu as fait de notre enfant une créature bonne, tendre, simple, droite, éclairée et heureuse ! Heureuse !... Ce mot qui, chez un être pur, résume toutes les vertus !... Et tu crois que je vais me jeter au travers de ce bonheur et de cette pureté !... Mes idées !... Mes idées !... Elles sont bonnes pour moi. Qui me dit qu'elles seraient bonnes pour elle ? Qui me dit que je ne risquerais pas de détruire ou d'ébranler ton œuvre ? Oh ! oui, que notre fille entre, chère femme ! pour que je te bénisse devant elle de tout ce que tu as fait pour elle, et qu'elle t'aime encore un peu plus qu'auparavant !

Ceci se passait en Espagne, dans la vallée de l'Ebre.

Des inondations désolaient la contrée. Pendant la nuit, le flot avait rompu la digue qui protège la ligne du chemin de fer de Barcelone à Saragosse. Mais quand la garde-barrière de Pina vit le danger, son pauvre logis commençait à être envahi par les eaux et un train venait précisément d'être signalé. On était menacé des deux côtés. Les quatre bébés de la malheureuse femme poussaient des cris. Qu'allait-elle faire ?

Bien des gens, dans une aussi tragique situation, aurait perdu la tête.

La garde-barrière de Pina n'hésita pas. Elle plaça le plus jeune de ses enfants, un nourrisson, sur son lit, les autres enfants sur une table, et, munie du fatal réglementaire, elle s'élança au devant du train. L'eau lui arrivait jusqu'à la poitrine.

Le pont du chemin de fer est emporté. Heureusement, les signaux ont été aperçus et le train peut retrogradier à temps.

Les voyageurs étaient sauvés. La pauvre femme, alors, retourna au logis. Les enfants étaient vivants, mais le mobilier s'en allait déjà à la dérive.

La reine-régente a voulu récompenser cette femme courageuse. Elle lui a fait allouer une pension.

De tels exemples d'héroïsmes, se trouvent dans l'histoire romaine, où on les admire fort. Mais l'héroïsme n'appartient pas seulement aux âmes romaines. Il réside partout, et le plus souvent chez les humbles.

On connaît ces petits questionnaires, plus ou moins indiscrets, que l'on vend tout imprimés sous le titre générique de *Confession*, et qui sont destinés à faire connaître l'état d'âme des personnes auxquelles on ne peut—ou bien on n'ose—parler directement.

Ce jeu, pas toujours innocent, fleurit dans tous les pays ; les têtes couronnées elles-mêmes daignent parfois s'y amuser, et, s'il faut en croire une revue anglaise des mieux informées, on aurait retrouvé dernièrement, à Belvoir-Castle, le "petit papier" qu'y laissait, en 1864, un an à peine après son mariage avec le prince de Galles, celle qui est aujourd'hui la reine Alexandra d'Angleterre.

Voici la traduction exacte de ce curieux document, jusqu'alors absolument inédit.

Quels sont le roi et la reine que vous préférez ?—Richard Cœur de Lion et ma mère (la reine de Danemark).

Quel est votre auteur favori ?—Charles Dickens.

Quels sont vos héros, poètes et artistes préférés ?—Wellington, Byron et Reynolds.

Votre prénom favori ?—Marie.

Votre vertu favorite ?—La charité.

Votre couleur préférée ?—Le bleu.

Vos mets préférés ?—Les tartes françaises.

Votre occupation favorite ?—La lecture à haute voix.

Votre amusement favori ?—Conduire ma voiture à poney.

Où préférez-vous vivre ?—A la maison.

Quelle est votre devise ? Dieu et mon droit.

Quel est l'objet de votre principale aversion ?—Je n'en ai aucune pour personne.

N'est-ce pas là la confession d'une petite fille bien sage ?

Un indigène des Nouvelles-Hébrides se présente, escorté de deux femmes, à un missionnaire, pour faire bénir sa double union.

—Deux ! dit le prêtre, mais notre sainte religion défend la polygamie : impossible !

Le sauvage se retire, mais revient quelques jours après :

—Bénissez-nous ! je n'ai plus qu'une femme, mon Père !

—Comment ?

—J'ai mangé l'autre !

Une robe et surtout mordre. Fuyez plus ins les plus vous av ne le liv Le b rien ; c ler tout a pu être serve, s besoin d il lui fa pour un flux de qui n'en il énerve il énerve faconde cheux, c dans ce on ne tr cueillir peut tar Il est meilleur taire sa apprend mesure. Le ba fiance en tout, et autour à person L'hon ler ; le parle qu et prude et jugement d'autrui

La solitude, parfois si profitable par son silence et son recueillement, lui est insupportable ; il lui faut occasion de parler, à qui parler. Il vous poursuit, s'accroche à vous ; vous êtes la matière qu'il cherche, sa chose, sa victime...

Les opinions d'un contemporain

Connaissez-vous les *embusqués* ? Il en existe partout. Ce sont des gens qui rendent peu de services, mais à qui vont cependant, comme par une pente naturelle, les honneurs et la considération. Ce ne sont pas des inutiles, ce sont des superflus.

**

Il n'est de pire supplice pour une âme d'élite, que l'impuissance à réaliser son idéal et que de le sentir.

**

Il y a une conspiration des médiocrités arrivées autour du talent, voire autour de l'intelligence.

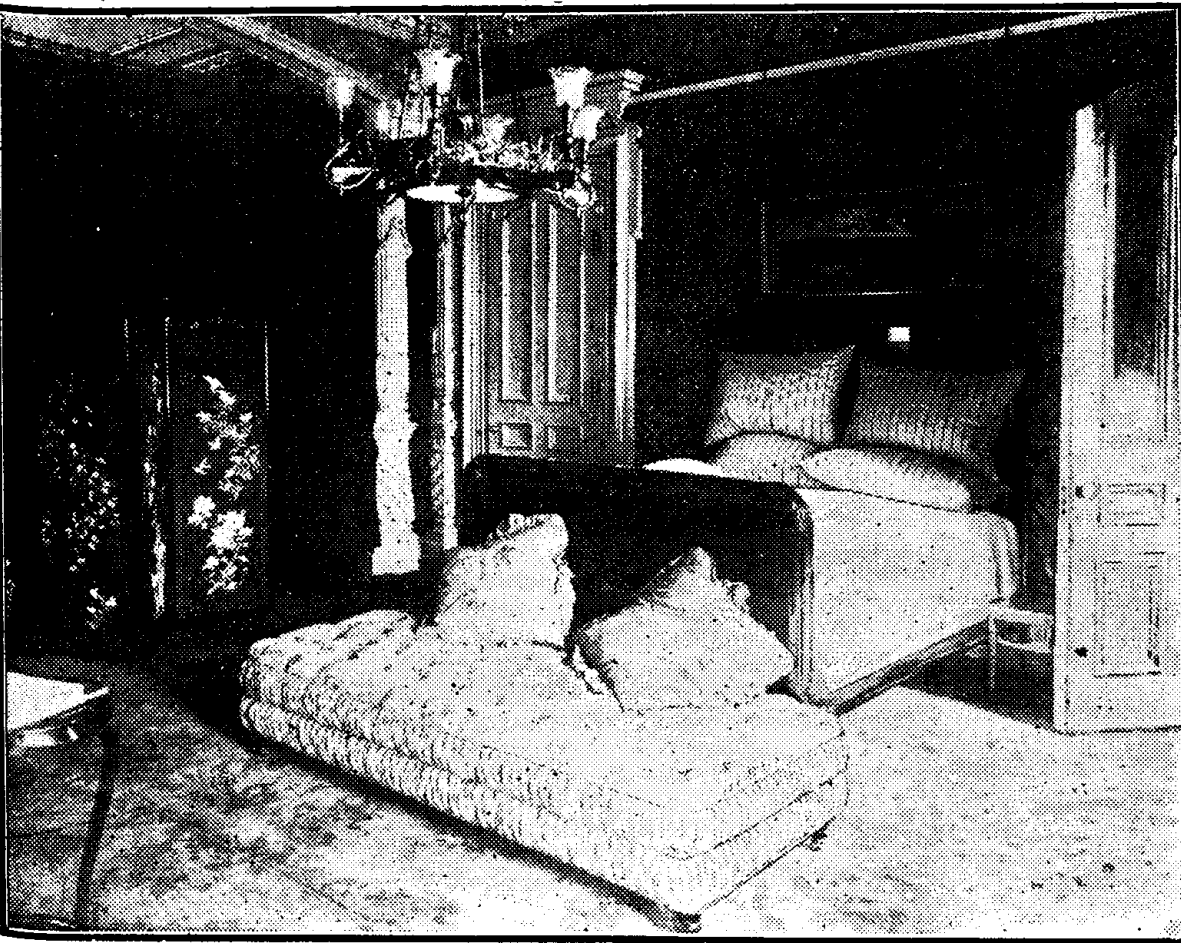
**

Il y a un art de silence comme il y a un art de parler à propos. On paraît considérable en ne parlant pas, ou en parlant peu.

**

L'administration ! elle est trop nécessaire pour qu'on en dise du mal : trop de gens en souffrent pour qu'on en dise du bien.

**



LA CHAMBRE A COUCHER QUE S.A.R. LE DUC D'YORK A OCCUPÉE, A MONTRÉAL, CHEZ LORD STRATHCONA

LE BAVARDAGE

Une grave maladie dont il faudrait chercher le microbe et trouver le vaccin. Une des formes de la rage, surtout quand, à la rage de parler, se joint la rage de mordre.

Fuyez les bavards, d'abord comme les plus insupportables, et ensuite comme les plus dangereux des hommes. Si vous avez un secret à confier, tâchez de ne le livrer qu'aux taciturnes.

Le bavard ne garde rien, ne retient rien ; c'est un vase fêlé qui laisse écouler tout le liquide dont, à un instant, il a pu être rempli. Il n'écoute ni n'observe, se laissant aller à un irrésistible besoin de jeter au dehors sa parole dont il lui faut entendre le bruit ; il prend pour un flux d'idées ce qui n'est qu'un flux de mots, pour richesse de l'esprit ce qui n'en est que l'indigence ; il fatigue, il énerve, et si, ayant échappé à ce fauteur, on cherche ce qui a pu surnager dans ce déluge dont on a été submergé, on ne trouve pas même une épave à recueillir ; on se demande comment on peut tant parler pour ne rien dire.

Il est bon de savoir parler, il est meilleur de savoir se taire. Qui sait se taire sait écouter. Qui sait écouter apprend, recueille, emmagasine, juge, mesure.

Le bavard a une imperturbable confiance en lui-même ; il se croit apte à tout, et se fait encore illusion quand, autour de lui, il ne fait plus illusion à personne.

L'homme sage réfléchit avant de parler ; le bavard ne réfléchit jamais et parle quand même. L'homme honnête et prudent craint de se tromper dans le jugement des actes et des intentions d'autrui ; il est réservé dans ses paroles,

sobre de critique, indulgent pour les personnes.

Le bavard ne craint rien, taille, tranche, juge, approuve, condamne sans souci des jugements téméraires et des paroles injustes. Il faut qu'il parle ; il a parlé ; cela suffit.

Il y a un mal du siècle, ou plutôt un mal de fin du siècle. On avait autrefois des vapeurs. On a aujourd'hui ses nerfs, et la neurasthénie est à la mode.

ED. JULIEN.



MONTRÉAL.—INTÉRIEUR DE LA RÉSIDENCE DE LORD STRATHCONA : LA SALLE A MANGER

Photo. Laprés et Lavergne, 360, rue St-Denis

POUR MES CONCITOYENS SEULEMENT



Pendant plusieurs années, j'ai souffert des conséquences des imprudences du jeune âge et de l'ignorance des lois de la nature. J'ai payé des centaines de dollars à des médecins, sans obtenir de résultats. Finalement, pendant un voyage en Europe, j'ai consulté un docteur parisien bien connu qui m'a ordonné des médicaments qui m'ont entièrement guéri. J'ai informé certains de mes amis de ma bonne fortune, et ceux qui souffraient du même genre d'affection ont essayé le remède et ont aussi été parfaitement guéris. Alors, j'ai absolument convaincu que n'importe qui pouvait se rétablir au moyen de ce remède merveilleux. Le vieux docteur m'a donné cette prescription, et, sachant bien que beaucoup de personnes peuvent en obtenir les mêmes bénéfices, j'ai décidé de l'offrir à ceux de mes concitoyens qui peuvent avoir besoin de ce genre de traitement. Je n'ai rien à vendre, je ne demande pas d'argent et je ne publie ceci que simplement parce que je crois être utile à ceux qui souffrent. Si donc vous avez besoin de ce remède, écrivez-moi aujourd'hui, envoyez-moi un timbre-poste pour la réponse et je vous enverrai la prescription écrite en français.

CHARLES JOHNSON, No. 224 Holman St. Hammond, Ind.

POUR RIRE

Au bal un monsieur importune une jeune fille par ses asiduités.

—Mademoiselle, lui dit-il, si vous aviez à vous choisir un nom de fleur, lequel prendriez-vous ?

La jeune fille. — Je m'appellerais Chardon.

Le monsieur. — Pourquoi Chardon ! vous n'avez cependant pas le cœur pointu.

La jeune fille. — Non... mais un âne me fait la cour !

Une paysanne, voulant faire perdre à son homme l'habitude de rentrer tard du cabaret, se concerta avec son frère pour jouer le rôle de revenant, et effrayer une nuit le pochard.

— Qui êtes-vous ? demanda le paysan au spectre qui se dressait devant lui à l'improviste.

— Je suis le diable ! répondit l'apparition.

— Ah ! vous êtes le diable ! s'écria joyeusement le pochard, eh bien, serons-nous la main, j'ai épousé une de vos sœurs !

La bonne. — Monsieur, il y a dans le salon un monsieur qui désire vous parler.

Lapurée. — J'y vais de suite... Offrez-lui un siège.

La bonne. — Un siège !... Il n'accep-

tera pas... Il les veut tous... c'est votre propriétaire.

Taupin rencontre à la campagne un médecin de ses amis qui bâille à se décrocher la mâchoire.

— Diable ! lui dit-il, vous n'avez pas l'air de vous amuser ?

— Ne me parlez pas de la campagne, fait le médecin avec humeur, on ne sait pas comment tuer le temps...

Et Taupin, d'un air insinuant :

— Si vous lui faisiez une... ordonnance !

MERES

Regardez bien cette gravur



Elle contient 21 patrons pour le trousseau de bébé. Ces patrons sont tout à fait nouveaux. Nous vous expédions ces 21 patrons avec toutes les instructions nécessaires, en français, sur réception de 50 cents, ou bien 10 cents pour chaque patron séparé. Envoyez par mandat-poste ou lettre enregistrée. Ecrivez en français et mentionnez LE MONDE ILLUSTRE. Nous n'acceptons pas de timbres canadiens.

INFANTS WARDROBE CO. NEW-YORK.

Heures de bureau h. a. m. à 6 h. : p. m. Tel. Bell Main 3391

VICTOR ROY

ARCHITECTE & EVALUATEUR Membre A. A. P. Q. No. 146 Rue Saint-Jacques MONTREAL.

Mlle JOSEPHINE DESROCHERS

Guérie de douleurs continuelles causées par l'irrégularité de ses périodes. — Revenue à la santé, elle recommande aux jeunes filles et aux femmes souffrant de troubles périodiques de prendre les **PILULES ROUGES**

Il y a des jeunes filles et des jeunes femmes qui ne peuvent voir venir leurs périodes sans frémir.

C'est toujours la même histoire, elles endurent des douleurs atroces, sont obligées de laisser leur ouvrage, souvent prennent le lit.

Elles sont ainsi malades pendant une dizaine de jours, ce qui leur donne à peine d'un mois à l'autre, le temps de regagner les forces suffisantes, afin de pouvoir supporter les douleurs qui se présenteront la prochaine fois.

Ces femmes sont faibles, débiles, pâles, moroses ; elles ont peu d'appétit, digèrent mal, souffrent de points de côté, dorment mal la nuit, et sont nerveuses.

Ces troubles ne se guérissent pas seuls, et si ces femmes veulent revenir à la santé, il faut nécessairement qu'elles se donnent les soins nécessaires.

Il n'y a pas de personnes au monde qui puissent faire mieux pour elles que les Médecins Spécialistes de la Compagnie Chimique Franco-Américaine.

Il n'y a pas de remède au monde qui puisse leur faire autant de bien que les Pilules Rouges.

Lisez les témoignages qui suivent et vous verrez, dans les expressions de gratitude qu'ils contiennent, ce que pensent les femmes qui ont fait usage des Pilules Rouges et qui se sont mises sous les soins des Médecins Spécialistes de la Compagnie Chimique Franco-Américaine.

J'ai vingt-et-un ans, et depuis l'âge de quatorze ans j'ai souffert périodiquement de douleurs qui me tenaient au lit pendant cinq ou six jours ; ces douleurs étaient surtout dans le bas du ventre et dans le côté droit. J'ai souffert aussi de gros maux de tête, de battements de cœur et de douleurs dans le dos ; cette maladie m'était venue par suite d'avoir levé trop pesant et de m'être mouillé les pieds. Un médecin me traita pendant longtemps, ne me faisant aucun bien, je me décidai de le laisser de côté et de prendre les Pilules Rouges qui me soulagèrent immédiatement.

Depuis longtemps déjà je n'ai plus de douleurs et je suis forte. Les Pilules Rouges m'ont guérie des maux dont je souffrais, m'ont remise régulière. Je mange avec plus d'appétit, j'engraisse tous les jours et je suis robuste comme jamais.

Mlle JOSEPHINE DESROCHERS No 8, rue Elm, St-Johnsbury, Vt.

Je suis parfaitement rétablie grâce à l'efficacité des Pilules Rouges ; elles m'ont guérie comme par enchantement. Je souffrais de gros maux de tête, de douleurs dans les côtés ; ma respiration devenait haletante au moindre effort ; j'avais les mains et les pieds froids, des palpitations de cœur et surtout j'étais irrégulière et j'avais beaucoup de souffrances ; en un mot, tout mon organisme était en désordre. J'ai pris les Pilules pendant sept mois et elles m'ont guérie complètement. Je veux aussi remercier les Médecins Spécialistes des bons conseils qu'ils m'ont donnés dans les lettres que j'ai reçues d'eux.

Mme JOSEPH BEAUDET Buckland, Qué., Comté de Bellechasse.

Manière d'obtenir les vraies PILULES ROUGES de la Compagnie Chimique Franco-Américaine

Les vraies Pilules Rouges ne sont jamais vendues de porte en porte, et méfiez-vous des colporteurs qui vous offrent ainsi des Pilules ; elles ne sont pas les véritables et sont des imitations. Toutes les Pilules Rouges sans exception, vendues par des colporteurs sont fausses.

Méfiez-vous aussi des marchands et des pharmaciens qui veulent vous vendre des Pilules Rouges au 100 ou à 25c la boîte. Les vraies Pilules ne peuvent pas se vendre aussi bon marché, et elles sont toujours en boîte de cinquante (50) Pilules, recouverte d'une étiquette rouge sur laquelle vous verrez le nom de la COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE.

Si vous doutez de la véracité des Pilules Rouges que vous achetez, envoyez-nous l'étiquette rouge qui recouvre ces Pilules, et nous vous dirons si ce sont les véritables Pilules Rouges qu'on vous a vendues.

Nous vous expédierons les Pilules Rouges si vous désirez les avoir de nous, soit au Canada ou aux Etats-Unis, sur réception du prix : 50c la boîte, ou six boîtes pour \$2.50

Nous vous conseillons lorsque vous nous enverrez de l'argent de faire enregistrer vos lettres que vous adresserez toujours comme suit :

Compagnie CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, 274 RUE SAINT-DENIS, Montréal, Canada.

Théâtre du Palais-Royal

Coin SAINT-LAURENT et LAGAUCHETIÈRE O. BASTIEN, Directeur R. HARMANT, Dr Artistique

Tel. Bell Est 2067

A la demande générale du public : LUNDI, MARDI, MERCREDI

LA MARRAINE DE CHARLEY

UN BAIN DE MENAGE

Comédie en 1 acte, par G. Feydeau

JEUDI, VENDREDI, SAMEDI : TROIS FEMMES POUR UN MARI

Prix des Places : - 15, 20, 30 et Loges 50c.

MATINÉE TOUS LES MARDIS ET JEUDIS A 2 HEURES.

Matinées : 10, 15, 20, et loges 30c

Soirée de Gala mercredi. Intermède par M. Harmant et Mme Vastl

THÉÂTRE DE LA GAITÉ

R. DARCY, Administrateur

1054, Rue Sainte-Catherine

Téléphone Bell, Est 1954.

SEMAINE, DU 23 SEPTEMBRE

LA FEMME A PAPA

OPÉRA BOUFFE EN 3 ACTES

Mme Clara Dartigny dans le rôle d' " Anna "

Artistes favoris ! Orchestre sans Rival ! Décors nouveaux !

Tous les soirs à 8 heures. - Prix : 10c., 20c., 30c., et 40c.

Matinées : MARDI et JEUDI à 2 heures.

La semaine du 30 septembre : DON CESAR DE BAZAN

LE CATARRHE PEUT ETRE GUERI

Le catarrhe est une maladie parente de la Consommation toujours considéré incurable, et cependant il existe un Remède qui le guérit dans chaque cas. Pendant bien des années, ce remède fut employé par le défunt Dr. Stevens, renommé pour les affections de la gorge et des poumons. Ayant éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas et désirant soulager l'humanité souffrante, j'enverrai gratis à tous souffrant du catarrhe de l'asthme et de la consommation, cette recette, en allemand français et anglais, avec instruction pour la préparer et l'employer. Envoyez par la poste un timbre et votre adresse. Mentionnez ce journal. W. A. Noyes, 847 Powers Block, Rochester N. Y.

—La dette de la ville de Londres est de \$180,000,000. Chaque année, les contribuables paient \$6,000,000 d'intérêt et \$6,500,000 pour l'amortissement de la dette.

BOUTONS SUR LA FIGURE

Le sang impur est la cause de ces boutons qui couvrent si désagréablement la figure ; un bon traitement avec les *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard* les fait disparaître.

—Le premier hôpital pour les femmes, a été fondé à New-York, par M. Marion Simms, en 1857.

SEUL RECOURS

Contre le rhume, il n'y a de recours efficace que le *Baume Rhumal*.

—On estime que les mines de charbon d'Angleterre dureront encore 200 ans et celle des Etats-Unis, 600 ans.

L'IMPORTANT DU SANG PUR

Dans sa course à travers le corps, le sang nourrit les organes et en même temps il les nettoie. Les *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard* rendent le sang pur et vigoureux, et propre à accomplir ces deux fonctions.

—Par suite du recensement en France, la prochaine Chambre des députés comprendra 589 députés au lieu de 581, chiffre de la Chambre actuelle.

ON VOUS REPONDRA

Demandez à qui vous voudrez si le *Baume Rhumal* n'est pas le remède par excellence contre les affections de la gorge et des poumons.

—Le premier canal construit aux Etats-Unis, a été le canal Middlesex entre Boston et Concord, Mass, il a été construit en 1804.

ENERGIQUE RECOMMANDATION

(La plus entière satisfaction)

Danville, 7 mars 1901.

Messieurs,—Je suis heureux de vous faire part de mon expérience sur l'efficacité de votre *VIN DES CARMES*, déjà célèbre. L'essai que j'en ai fait dans ma clientèle m'a donné la plus entière satisfaction. C'est un puissant tonique névrossthénique et reconstituant. Il est d'une grande valeur thérapeutique, et je le recommande hautement à toutes les personnes débiles, quelle que soit la cause.

Votre très humble serviteur,
Dr TRUDEL.

—C'est aux Etats-Unis qu'on trouve le plus d'étrangers : 9,250,000 ; vient ensuite la France avec 2,100,000, puis la république Argentine avec 300,000.

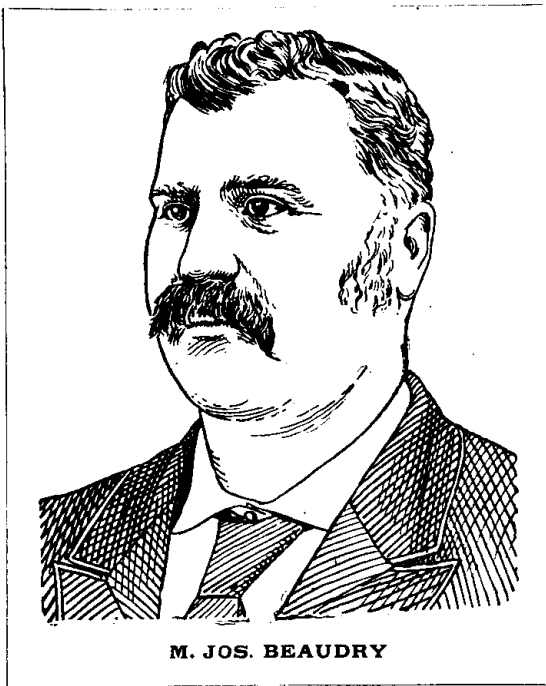
INTERET GENERAL

L'intérêt général est la santé de chaque individu et de la communauté prise dans son ensemble. La plupart des maladies dont nous souffrons ont pour cause la faiblesse et l'altération du sang. Les *Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard* rendent au sang sa force et sa pureté.

LES PILULES DE LONGUE VIE BONARD

Guérissent la Dyspepsie, la Faiblesse et l'Anémie ainsi que toutes les maladies de l'Estomac, du Sang, du Foie et des Rognons.

C'est un remède efficace, facile à prendre et que vous pouvez essayer sans qu'il vous en coûte un sou. Les *PILULES DE LONGUE VIE* (Bonard), opèrent plus de guérisons que tout autre remède connu. Une guérison remarquable et récente est celle de **M. JOS. BEAUDRY**, contracteur, bien connu de Montréal, qui a été guéri de la Dyspepsie par ce merveilleux remède.



M. JOS. BEAUDRY

Lisez le témoignage de M. Beaudry et suivez son exemple

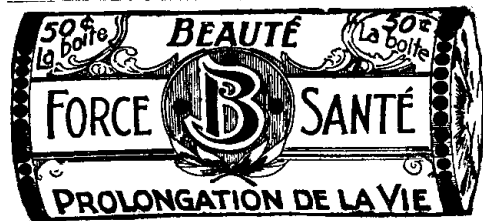
La Cie Medicale Franco-Coloniale,

Messieurs.—C'est un devoir en même temps qu'un plaisir pour moi de vous apprendre que j'ai été complètement guéri de la Dyspepsie par vos *PILULES DE LONGUE VIE* (Bonard). Depuis longtemps, je souffrais beaucoup d'indigestions, de maux de tête, de palpitations du cœur et de constipation. Il me fallait manger régulièrement et lentement, et le peu d'aliments que je pouvais prendre semblait ne posséder aucun goût, et, ne pouvant digérer, ne m'était d'aucune utilité. Je me couchais le soir fatigué, mais il m'était impossible de dormir, car je sentais toujours une pesanteur à l'estomac qui m'étouffait, et le matin j'avais la langue épaisse et un mauvais goût dans la bouche. J'ai consulté plusieurs médecins, j'ai aussi employé plusieurs remèdes, mais sans résultats satisfaisants. Il y a quelque temps, on me recommanda vos *PILULES DE LONGUE VIE* (Bonard), j'en achetai une boîte qui me donna beaucoup de soulagement, et deux autres boîtes suffirent pour me guérir complètement.

Les *PILULES DE LONGUE VIE* (Bonard), se vendent 50 cents la boîte, 6 boîtes pour \$2.50, et seront expédiées franco sur réception du prix.

Nos médecins sont à votre disposition, vous pouvez leur écrire et leur donner les détails de votre maladie et ils vous donneront les conseils nécessaires pour votre guérison, gratuitement.

Nous sommes certains que les *PILULES DE LONGUE VIE* vous guériront si vous les prenez régulièrement et consciencieusement, et afin de vous convaincre de leur efficacité, nous vous enverrons gratis, sur réception d'un timbre de 2 cents, une boîte-échantillon.



GRATIS

Découpez et envoyez-nous ce coupon avec un timbre de 2 cents.

LA CIE MÉDICALE FRANCO-COLONIALE,
958 RUE ST-DENIS, MONTRÉAL.

Messieurs—Ci-inclus un timbre de 2 cents. Veuillez m'expédier une boîte-échantillon de vos *PILULES DE LONGUE VIE* (Bonard.).

Nom.....

Adresse.....

LA QUINZAINE MUSICALE, 5e année—Petite Gazette du piano et du chant de la maison. Donne à ses abonnés 7 pages de musique grand format, des articles musicaux, des monologues, comédies, biographies, ainsi que des portraits et autographes. Abonnements : Union postale, un an 8 fr., six mois 4 fr. 50. Le numéro spécimen, 0 fr. 25. Librairie Hachette & Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

DUPUIS & LUSSIER
AVOCATS
Chambre No 1, édifice de La Presse

BREVETS D'INVENTION CANADA ET ETRANGER
BEAUDRY & BROWN
INGÉNIEURS CIVILS ET ARPENTEURS
17 RUE ST. JACQUES, MONTREAL

J.-C. ST-PIERRE
Chirurgien-Dentiste
Diplômé du Collège Dentaire de Philadelphie
60 rue Saint-Denis, Montréal.
Tel. Est 1370

EPILEPSIE ARRÊTÉE GRATUITEMENT et guérison permanente par le **DR KLINE'S GREAT NERVE RESTORER**. Aucune attaque après le premier jour d'usage. Guérison non seulement temporaire mais radicale dans tous les cas de désordres nerveux, épilepsie, spasmes, danse de St-Guy, débilité, faiblesse. TRAITE ET UNE BOUTEILLE D'ESSAI A \$2.00 GRATIS, par l'entremise de l'Agence au Canada, M. J. HART, 1780, rue Notre-Dame, Montréal, aux malades épileptiques qui n'ont à payer que l'express sur livraison.
Consultation personnelle ou par poste. Écrire à **Dr R.-H. KLINE, Ld.** 931, Arch St., Philadelphie, Pa. Fondée en 1871

ROBUR QUI REND ROBUSTE
Cet incomparable tonique—ROBUR—ramène à la santé les constitutions les plus épuisées. En vente partout.
Dépôt : Pharmacie C. Beaupré, 319f Rachel

Un PRÊTRE de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR l'ANÉMIE DÉBILITÉ GÉNÉRALE DYSPÉPSIE MAIGREUR PETIT FIEVREUX ÉPUISEMENT avec les **PILULES AN-ONIO** toniques dépuratives, reconstituantes. 2 fr. Pharm. MALAVANT, 19, r. des Deux-Ponts, PARIS. Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCARY.

Trente ans de Succès
GUÉRISON CERTAINE en 2 heures sans Coliques ni Nausées sans AUCUNE PURGATION ni avant ni après du **VER SOLITAIRE** par les CAPSULES de **L. KIRN** à l'extract étherisé de FOUGÈRE Vierge Pure sans Calomel. M. Kirn ne garantit l'efficacité que des Capsules qui portent sa signature.
PARIS, Pharmacie HAUGOU, 51, Boulevard Edgar-Quinet et dans toutes les bonnes Pharmacies

LIBRAIRIE FAUCHILLÉ
1712 rue Sainte-Catherine
MAISON FONDÉE DEPUIS 25 ANS

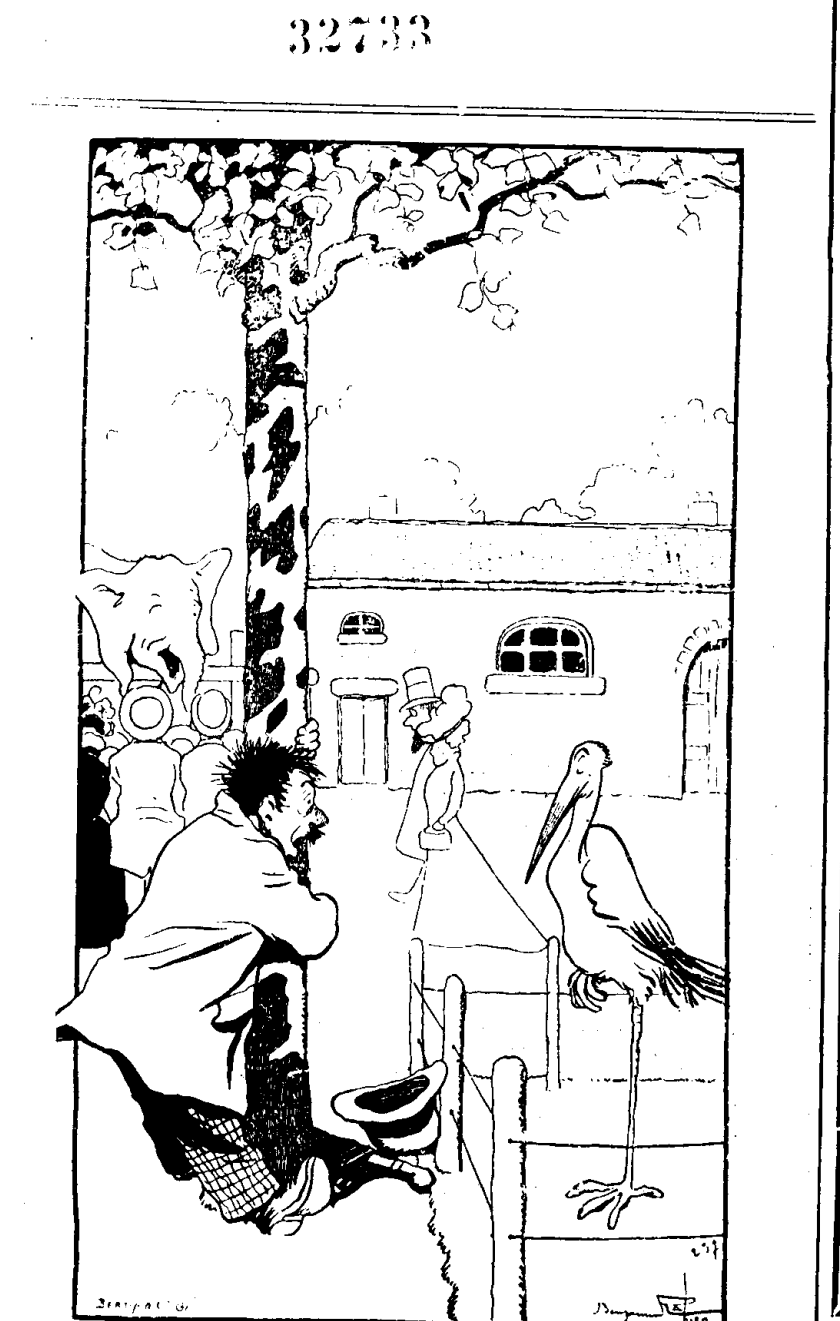
Dernières nouveautés parisiennes en librairie : Le Panorama Salon 1901 contenant les tableaux exposés aux salons du Champ de Mars et des Champs-Élysées en 10 fascicules à 20 cents le fascicule.
Les trois superbes publications suivantes : La Grande Vie, 20 cents. Les Femmes Galantes, 20 cents, complet en 16 fascicules. La Vie de Paris, 10 cents, dont les scènes ont recouvertes et illustrées par la photographie d'après nature.
Femina, nouveau journal illustré pour la famille, 15 cents. La Lecture pour Tous, 15 cents. Le Monde Moderne, 30 cents. La Contemporaine, 25 cents. L'Illustré Universel, 26 cents, revues mensuelles illustrées. Un grand choix de volumes à 5, 10, 15 et 25 cents.
Les commandes sont remplies par retour du courrier.

J.-A. DUMAS
TEL. BELL M. 1426
Photographe
112 Rue Vitre
Coin St Laurent
MONTREAL.

Un Bienfait pour le Beau Sexe
Aux Etats-Unis, G. P. Demartigny, Manchester, N. H.
Poitrine parfaite par les Poudres Orientales, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
Prix : Une boîte avec notice, \$1.00 ; Six boîtes, \$5.00.
Expédiées franco par la malle sur réception du prix.
L. A. BERNARD,
1882 Rue Ste-Catherine, Montréal.

ASTHME
Traitement au liquide sec.
Deux semaines d'essai gratis.
Plus de 40.000 personnes témoignent de ses mérites, 1.600 de celles-là demeurent dans Ontario. La seule méthode de traitement dont se servent et qu'aprouvent les médecins.
NORMAN H. H. LETT, Ecr. greffier de la ville d'Ottawa, dit : Par l'usage de votre traitement, j'ai guéri l'asthme qui m'affligeait, j'espère qu'il ne m'affligera plus.
J'ai fait usage de votre traitement conseillé en ciu sement suivant les instructions.
Dr J. M. SAWERS,
123, MacDonnell Ave., TORONTO

LOTION PERSIENNE
DEPOSITAIRE
SLACHANCE PHARMACIEN
1794 RUE STE CATHERINE



PROBLEME
L'ivrogne.—Nom de nom... comment peut-il se faire, lui, pour se tenir sur une patte ?

Théâtre National Français
Rues Ste-Catherine et Beaudry
Tél. Bell Est, 1736 Bureau privé, Tél. Main 2017
GEO. GAUVREAU, Propriétaire
Tél. Marchands 520

SEMAINE DU 23 SEPTEMBRE LES TROIS MOUSQUETAIRES
PAUL CAZENEUVE dans D'ARTAGNAN

MATINEE TOUS LES JOURS
Prix Soirées, 10c, 20c, 30c et 40c. Loges, 50c et 75c.
Prix Matinées, 10c, 15c, et 25c. Loges, 50c.

Semaine prochaine : **Dr JEKYLL & M. HYDE**

RIPANS
Véritable économie domestique
Elle ne consiste pas entièrement dans le montant d'argent qui peut être épargné, chaque semaine, sur le revenu de la famille. La santé de chaque membre de la famille est de plus grande importance, car aucun foyer, en somme, ne peut être heureux à moins que la santé n'y règne en maîtresse. C'est à la mère de voir à cela. Par instinct, elle peut découvrir plus vite que personne autre quand la santé du mari ou des enfants commence à se détériorer. Le seul symptôme de maladie peut être la perte de l'appétit, un mal de tête ou une légère attaque d'indigestion, mais cette situation aboutit souvent aux pires résultats.
Il est donc juste de faire connaître à toutes les mères la valeur des **RIPANS TABULES**. Elles peuvent guérir toute tendance à la mauvaise digestion, à son début, et elles en viennent même à bout, quand elle s'est développée. Les Ripans constituent un bon remède de famille et ne coûtent que cinq centins, par carton en contenant dix, dans n'importe quelle pharmacie.

ON DEMANDE :—Un cas de mauvaise santé auquel les R-I-P-A-N-S ne feront pas de bien. Elles bannissent la douleur et prolongent la vie. Une seule soulage. Remarquez le mot R-I-P-A-N-S sur le paquet et n'acceptez aucun équivalent. R-I-P-A-N-S, 10 pour 5 cents sont obtenues dans toutes les pharmacies. Dix échantillons et mille certificats seront envoyés à toute adresse moyennant 5 cents envoyés à la Ripans Chemical Co., No 10, rue Spruce, New-York.

PURETÉ du TEINT
Étendu d'eau le **LAIT ANTÉPHELIQUE** ou Lait Candès
Dépuratif, Tonique, Désinfectant, dissipe Hâles, Rougeurs, Rides précoces, Rugosités, Boutons, Efflorescences, etc., conserve la peau du visage claire et unie. — A l'état pur, il nettoie, on le sait, Masques et Taches de rousseur.
Il date de 1849
CAZÈS, Paris

JOURNAL DE LA JEUNESSE, Recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans. Le numéro : quarante centimes. Abonnements : Union postale, un an 22 fr., six mois 11 fr. Un numéro spécimen sera envoyé à toute personne qui le demandera par lettre affranchie. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Librairie Hachette et Cie, 79, boulevard Saint-Germain, Paris.

LA FEMME DETECTIVE

Grand roman dramatique

DEUXIÈME PARTIE

L'ŒIL DE CHAT

—De bonnes nouvelles ?
—Excellentes... Je l'ai vu ce matin... Il va de mieux en mieux et m'a chargé pour vous des témoignages de son amitié la plus respectueusement passionnée. Donc, si quelque inquiétude à son sujet mettait sur votre front le nuage qui l'assombrit, chassez ce nuage bien vite... il n'a pas de raison d'être...
—Vous êtes bon et je vous remercie... répondit Marie. Je ne ressens aucune inquiétude, bien certaine que M. Albert ne court aucun danger...
—Pourquoi, alors, semblez-vous triste ?
—Parce que je le suis...
—Pourquoi l'êtes-vous ?
—Je n'en sais rien... J'éprouve un sentiment indéfinissable... Mon cœur bat comme si quelque chose de funeste allait m'arriver... Il me semble que j'ai peur...
—Peur ! répéta Gabriel Servet. Dans cette foule ! au milieu de ces fleurs, de ces lumières, de cette musique ? Et de quoi auriez-vous peur, grand Dieu ?
—Je l'ignore... C'est un pressentiment vague, absurde, mais très réel et très douloureux... Mes mains sont glacées et j'ai la fièvre... Je souris, mais j'ai envie de pleurer...
—Si j'étais médecin, je vous dirais que c'est un malaise nerveux et passager qu'il faut chasser bien vite...
—Le chasser !... Comment ?
—En prenant sur vous-même... en vous mettant au diapason de la gaieté générale... Tenez, voilà les premières mesures d'une valse... Il paraît que la valse est souveraine pour les névroses...
—Peut-être avez-vous raison...
—J'ai raison, non pas peut-être, mais certainement,
—Eh bien ! docteur, appliquez le remède que vous avez prescrit... dit la jeune fille, avec un sourire. Valons ensemble, voulez-vous ?
—J'allais vous le demander...
Tous deux s'élançèrent parmi les couples tournoyants.
La cour de l'hôtel, brillamment éclairée, était pleine de voitures de maîtres et de voitures de louage, de cochers descendant de leurs sièges et battant la semelle pour se réchauffer, de valets de pied formant des groupes et parlant politique, ou discutant le cours de la Bourse.
De nouveaux équipages arrivaient d'instant en instant, déposaient les invités sous la marquise du perron et, ne trouvant plus de place dans la cour, allaient prendre la file au dehors.
Un coupé de remise fort bien tenu fit halte à son tour près de la première marche.
Sur le siège se trouvaient un cocher et un valet de pied, dont les visages disparaissaient aux trois quarts sous les collets de fourrure de leurs waterproofs.
De ce coupé descendit Maurice.
Le valet de pied avait ouvert la portière et la referma.
—Allez attendre où vous savez... dit le jeune homme au cocher.
Il ajouta, en s'adressant au second domestique.
—Vous, suivez-moi...
La voiture tourna pour sortir de la cour.
Le valet de pied suivit Maurice.
Celui-ci, au lieu de gravir le grand escalier conduisant au vestibule du premier étage et au vestiaire, se

glissa au milieu des voitures et gagna l'escalier de service accédant au couloir par lequel on pouvait arriver au petit salon de verdure servant de cabinet de toilette aux jolies danseuses qui voulaient mettre de l'ordre dans leurs coiffures, ou rafraîchir leurs joues avec un nuage de poudre de riz.

Un seul bec de gaz éclairait l'escalier.

Le couloir était relativement sombre, et complètement désert, les gens de service n'ayant rien à faire de ce côté.

Le fils d'Aimée Joubert atteignit la porte de la petite serre sans avoir rencontré âme qui vive.

—Donnez-moi ma boîte... dit-il au valet de pied. Le domestique tira de dessous sa longue redingote le coffret de fer que nous connaissons.

—Voici... répliqua-t-il en le tendant à Maurice.

—Maintenant, reprit ce dernier, descendez et placez-vous de manière à ce que je puisse vous retrouver sans peine.

Le valet de pied fit un signe d'acquiescement, pirouetta sur ses talons et disparut.

Maurice resté seul, appuya son oreille contre la porte du cabinet de toilette improvisé.

Tout était silencieux dans la petite pièce.

On n'entendait que confusément la lointaine musique de l'orchestre.

Le jeune homme posa la main sur le bouton de la serrure et le fit jouer avec précaution.

La bouton tourna. La porte s'ouvrit.

Maurice franchit le seuil, traversa la serre en marchant à pas furtifs, se dirigea vers la portière de tapisserie tendue à l'entrée du premier salon, et écarta cette portière pour jeter un coup d'œil.

Personne ne faisait mine de venir.

S'approchant alors de l'une des grandes caisses garnies de plantes des tropiques et capitonnées de mousse, il pressa le ressort du coffret de fer.

Un petit craquement se fit entendre et le couvercle se souleva.

Sous les feux des bougies les écailles jaunâtres et bistrées du reptile brillèrent d'un éclat sinistre.

La vipère s'agitait faiblement.

Maurice renversa le coffret et fit tomber le serpent sur la mousse.

—Allons, murmura-t-il, réveille-toi et tue !

Ceci fait, il sortit de la serre en continuant tout bas : —J'aurai plus que le temps d'arriver pour empêcher

Mme Bressolles de courir un danger, et pour forcer Marie à entrer dans la serre.

Il suivit le couloir, descendit dans l'escalier de service et arriva dans la cour, où la première personne qu'il aperçut fut le valet de pied.

Les paroles suivantes s'échangèrent entre eux à voix basse :

—Eh bien ?

—C'est fait... Voici le coffret. Allez rejoindre la voiture...

—Faudra-t-il attendre ?

—Oui, jusqu'à ma sortie.

—Suffit !

Et le valet de pied, qui n'était autre que Verdier, mit dans une de ses poches le coffret de fer et quitta la cour.

Maurice, lui, gagna les marches du perron et gravit le grand escalier.

Quelques secondes plus tard on annonçait à l'entrée des salons :

—M. Maurice Vasseur...

Le jeune homme alla saluer Ludovic Bressolles et Valentine qui se trouvaient dans la première pièce pour recevoir leurs invités.

L'ex-architecte lui serra la main.

Mme Bressolles lui dit avec un sourire.

—Cher monsieur, comme vous venez tard...

—C'est vrai, madame, à mon grand regret... J'ai dû passer aux bureaux de mon journal pour corriger les épreuves d'un article...

—Offrez-moi votre bras, reprit Valentine, et venez faire le tour des salons... Vous recevrez les éloges qui vous sont dus, car la décoration conseillée par vous produit aux lumières un effet vraiment féérique...

Maurice se perdit dans la foule avec Mme Bressolles.

Quand il eut réussi à se débarrasser de la belle Valentine Maurice regarda sa montre.

Les aiguilles indiquaient onze heures et demie.

—Il est temps !... murmura le misérable. Occupons-nous de l'héritière d'Armand Dharville !...

LII

Si Marie Bressolles était profondément triste de l'absence d'Albert, si de sombres pressentiments assiégeaient son âme oppressée, le fils du juge d'instruction n'était point livré à une moins profonde mélancolie et n'éprouvait pas des pressentiments moins noirs.

Le jeune homme avait senti grandir ses angoisses à mesure qu'approchait le moment de la fête donnée à l'hôtel Bressolles.

Il lui semblait voir Marie au milieu d'une foule de soupirants, de courtisans, d'admirateurs...

Elle serait bien forcée de les écouter, de leur sourire, de danser avec eux...

Une jeune fille a beau n'être pas coquette, elle est du sang d'Eve la blonde. Il ne lui déplait point, il ne lui déplait jamais d'être trouvée charmante, de se l'entendre dire, et volontiers elle éprouve une bienveillante indulgence pour ceux qui le lui disent.

Albert savait cela à merveille malgré son peu d'expérience de la vie et, quoiqu'il eût en Marie une confiance absolue, il ressentait une jalousie qui pour être vague et sans cause n'en était pas moins cuisante.

Dans la journée il avait demandé à son médecin la permission de sortir le soir, ne fût-ce qu'une heure.

Il le lui avait demandé en secret, suppliant les mains jointes.

Le médecin, considérant une sortie comme très dangereuse, avait refusé et s'était montré inflexible dans son refus.

Albert dut se soumettre à l'arrêt du docteur, mais il se soumit en murmurant et en se forgeant mille chimères auxquelles la fièvre, qui n'avait point encore cédé complètement, donnait un étrange cachet de réalité.

Vers neuf heures M. Paul de Gibray regagna sa chambre.

Il souffrait de voir souffrir son fils mais, rassuré par le médecin, il espérait qu'Albert serait bientôt sur pied.

Brisé de fatigue, le jeune homme s'endormit.

Son sommeil, calme d'abord, ne tarda pas à devenir singulièrement fébrile, hanté par de mauvais rêves et par des hallucinations sinistres.

Pendant deux heures Albert, la poitrine haletante, la respiration pénible, se débattit contre ces hallucinations et contre ces rêves.

Tout à coup son agitation grandit et prit des proportions effrayantes.

Ses bras s'étendirent à plusieurs reprises comme pour repousser des ennemis invisibles.

D'un mouvement brusque il se dressa sur son séant en poussant un cri sourd.

En même temps ses yeux s'ouvrirent.

—Marie... Marie... balbutia-t-il d'une voix à peine distincte.

Il promena ses regards autour de lui d'un air égaré, mais la faible lueur de la veilleuse placée sur la table

de nuit lui permit de reconnaître les objets familiers qui l'entouraient.

— Quel effroyable songe... bégaya-t-il en essuyant son front mouillé de sueur, j'étais près de Marie, dans un milieu bizarre où la verdure et les fleurs nous entouraient... Un grand péril, un péril mortel, mais dont je ne pouvais deviner la nature, menaçait Marie... Elle m'appelait à son aide... Mes pieds restaient cloués au sol... Je ne pouvais m'élancer à son secours... Je la voyais tomber en me jetant un dernier regard... un long regard de reproche et d'adieu...

Albert frissonna.

Ses yeux s'agrandirent démesurément.

Une pensée terrible venait de traverser son esprit.

— Si ce rêve était un avertissement du ciel?... se dit-il. Si Marie était en danger?... Si elle m'appelait à son secours, et si j'apprenais dans quelques heures qu'elle a succombé sans avoir été secourue?... Mieux vaut risquer ma vie cette nuit pour lui venir en aide, que de mourir demain tué par le désespoir et le remords!

Et, rejetant loin de lui ses couvertures, Albert de Gibray descendit de son lit.

Une fièvre violente faisait trembler ses membres.

Il chancela : pendant un instant ses jambes vacillantes refusèrent de supporter le poids de son corps mais la force de volonté suppléant à la force physique, il se raidit et resta debout.

— Oui... se répétait-il, j'y veux aller ! j'irai !... Je m'y ferai porter, s'il le faut, mais j'irai !

Il s'habilla aussi vite que le lui permirent son état de faiblesse générale et son épaule encore douloureuse.

— Quand il eut achevé sa toilette de soirée, il endossa son pardessus garni de fourrures et enroula une écharpe de cachemire autour de son cou.

— Pourvu que mon père ne se réveille pas... pensait-il. Lui résister en face serait coupable, serait cruel, et je le ferais cependant sans hésiter...

Albert prit des précautions infinies afin de ne produire aucun bruit en ouvrant la porte de sa chambre.

Une fois dans la pièce voisine il marcha sur la pointe des pieds, combinant chacun de ses mouvements, retenant son souffle.

Il traversa sans encombre deux autres pièces, arriva à la porte de sortie, la fit tourner sur ses gonds et se trouva hors de l'appartement.

Le gaz était éteint.

L'obscurité la plus profonde régnait dans l'escalier. Le concierge, couché depuis longtemps, dormait d'un profond sommeil.

— Cordon, s'il vous plaît... dit Albert en ayant soin de déguiser le son de sa voix.

Sans même se réveiller peut-être, le concierge tira machinalement le cordon.

— Libre ! je suis libre !... pensa le fils du magistrat en s'élançant dans la rue et en repoussant la porte derrière lui.

Albert voulait marcher vite, ou plutôt voulait courir mais quoiqu'il fût chaudement couvert le froid du dehors le saisit, et à peine avait-il fait quelque pas que ses jambes vacillèrent.

Il fut obligé de se soutenir aux murailles pour ne pas tomber.

Heureusement une voiture passait à vide.

Albert héla le cocher qui s'arrêta et répondit :

— Voilà, bourgeois... Montez...

Le fils du juge d'instruction se dirigea en chancelant vers le fiacre, ouvrit la portière et franchit non sans peine le marche-pied.

— Où allons-nous ? demanda le cocher.

— Rue de Verneuil, numéro ***.

— Suffit...

L'automédon fouetta son cheval et se dit avec un gros rire :

— Voilà un particulier qui a écrasé un rude grain !... Ah ! mes enfants, quel plumet !

Il prenait son client pour un homme ivre.

Albert se blottit dans un angle de la voiture où il espérait se réchauffer, car le frisson de la fièvre secouait ses membres.

LII

A l'hôtel Bressolles, Maurice Vasseur avait rejoint Marie au moment où Gabriel Servet la ramenait à sa place après la valse.

En voyant Maurice la jeune fille alla, souriante, à sa rencontre et lui tendit la main.

Le misérable prit cette main et, aussi infâme que Judas baisant le joue du Christ, la serra avec une apparente cordialité.

— Comme vous venez tard ! lui dit gracieusement Marie.

— Il y a déjà un instant que je suis arrivé... J'ai eu le plaisir de causer avec madame votre mère...

— Vous êtes venu ce matin, et malgré les instances de papa vous n'avez pas voulu rester à déjeuner, c'est mal.

— A mon grand regret, j'ai dû refuser la bienveillante invitation de Monsieur votre père... Je travaille beaucoup et ne puis disposer de moi comme je le voudrais... Suis-je pardonné ?

— Vous êtes pardonné.

— Donnez-m'en la preuve.

— Et comment ?

— En m'accordant la prochaine mazurka. Le voulez-vous ?

— Bien volontiers... Offrez-moi votre bras... Je crois que l'orchestre va nous donner le signal. Faisons un tour dans le bal...

Maurice et Marie, attendant la mazurka, parcouraient les salons.

La jeune fille échangeait quelques mots avec les personnes qui l'arrêtaient au passage, mais sa pensée était toute entière auprès d'Albert absent.

Maurice se disait :

— Il faut qu'après la mazurka elle aille dans la serre changée en cabinet de toilette, et pour cela il suffit d'avoir l'adroite maladresse de déranger sa coiffure en dansant, et de rendre indispensable la collaboration d'un miroir et de quelques épingles pour réparer ce désordre.

L'orchestre fit entendre le prélude de la mazurka.

Les danseurs s'élançèrent.

Marie, nous l'avons dit, était habillée d'une façon très gracieuse mais très simple, et sa coiffure n'était ni moins simple ni moins gracieuse que l'ensemble de sa toilette.

Sur ses beaux cheveux dont les nattes épaisses s'enroulaient autour de sa tête, elle portait une couronne d'épis mélangés de fleurs des champs qui lui donnait l'air d'une jeune Cérés.

Maurice était un danseur de premier ordre.

Mlle Bressolles, sans être de la force de son cavalier, dansait d'une façon charmante.

Tout le monde admirait ce couple élégant et la grâce parfaite avec laquelle le jeune homme entourait de son bras la taille de la jeune fille.

Aux dernières mesures, au tournoiement final, Maurice s'arrangea de manière à se faire heurter par un couple.

Son bras fut soulevé jusqu'à la hauteur de la nuque de la jeune fille par ce choc involontaire en apparence son bouton de manchette accrocha le ruban qui fixait la couronne, de blé mûr et de fleurs champêtres, et quand le bras redescendit il déplaça complètement cette couronne.

Marie ne put retenir un petit cri de contrariété en portant les deux mains à sa tête pour constater l'étendue du dégât.

Maurice semblait désolé.

— Pardonnez-moi, mademoiselle, je vous en prie... balbutia-t-il, je suis d'une maladresse sans exemple.

— Vous n'avez absolument rien à vous reprocher, répondit Marie, s'il y a un coupable, c'est le danseur qui s'est jeté sur vous... et encore ne l'a-t-il pas fait exprès.

Une jeune fille s'approchant s'offrit de remettre les fleurs en place.

— Merci, mille fois... répliqua Mlle Bressolles en riant. Deux ou trois épingles suffiront pour réparer le mal, Je vais dans la petite serre où tout est disposé

en vue des minuscules accidents de ce genre, et je reviens...

— Bien vrai, vous ne m'en voulez pas ? demanda Maurice.

— Certes, non !

Et Marie s'élança vers le salon de verdure.

Maurice la suivit des yeux et sentit un frisson courir sur sa chair en la voyant soulever la portière de tapisserie et disparaître...

Quand la portière fut retombée, ses lèvres murmurèrent :

— Eh bien, après ? Qui veut la fin veut les moyens ! Et il se dirigea vers le salon de jeu.

Au moment d'y arriver il rencontra l'ex-architecte et Valentine qui venaient d'en sortir.

Il allait les aborder quand soudain il tressaillit et s'arrêta.

Le maître d'hôtel faisant fonctions d'huissier venait d'annoncer :

— M. Albert de Gibray...

— Lui ! Encore ! pensa Maurice. Mais cette fois il arrivera trop tard !...

Le fils du juge d'instruction était d'une pâleur livide, effrayante.

Il marchait avec lenteur et chancelait à chaque pas.

Ludovic Bressolles s'avança vivement à sa rencontre.

Maurice se rapprocha de Valentine, qui regardait le nouveau venu avec une stupeur non déguisée.

— Cher M. Albert, pourquoi êtes-vous sorti ? s'écria le maître de la maison. C'est de la folie pure ! Vous vous soutenez à peine...

— Où est Mlle Marie ? demanda le jeune homme d'une voix que l'émotion rendait presque indistincte.

— Mais dans le bal... Tout à l'heure elle dansait...

— Albert avait saisi le bras de M. Bressolles.

— Cherchez-la... continua-t-il... Cherchez-la vite !... Ne la quittez plus...

— Pourquoi ?

— Un danger la menace...

— Lequel ?

— Je ne sais pas... mais un danger mortel... Cherchez-la... Hâtez-vous !...

Maurice dressa l'oreille et frissonna de la tête aux pieds.

— Que signifie cela ? se demandait-il. Personne au monde ne peut savoir...

— Mon cher enfant, vous êtes en délire... fit M. Bressolles croyant à un accès de fièvre chaude. Comment voulez-vous qu'un péril quelconque menace Marie dans la maison de son père ?

Plusieurs personnes s'étaient approchées et regardaient Albert avec étonnement, presque avec effroi.

Ses joues creuses, ses yeux caves, ses lèvres décolorées, lui donnaient l'air d'un mort en rupture de civetière égaré dans un bal.

— Cherchez-la... répéta-t-il. Cherchez-la... Je vous jure qu'elle est menacée...

Maurice sentit une sueur froide mouiller ses tempes.

Valentine se demandait si Albert était fou et se répondait de façon affirmative.

M. Bressolles n'était pas loin de partager cette conviction.

Tout à coup un cri aigu, effroyable, un cri d'agonie, un cri de mort, retentit à l'extrémité la plus lointaine des salons.

— Entendez-vous ? dit Albert. Entendez-vous ?... Ah ! je savais bien !...

LIV

Marie, après avoir laissé retomber derrière elle la portière lourde de tapisserie, se dirigea vers la toilette d'usage placée entre deux orangers en fleurs.

Des dentelles piquées de nœuds de rubans encadraient la glace.

A droite et à gauche brûlaient les douze bougies de deux candélabres.

Un lustre pendait au plafond.

Les bougies des appliques fixées contre les murailles éclairaient à giorno la serre pleine de plantes tropicales.

— De
— Exc
en mieu
son amit
si quelq
front le
vite... il
— Vou
Marie.
taine qu
— Pou
— Par
— Jou
— Je
finissabl
de funes
peur...
— Pou
au milie
sique ?
— Je
surde, n
sont gla
envie de
— Si
malaise
vite...
— Le
— En
au diapa
premier
est souv
— Pe
— J'ai
— Eh
avez pr
Valsons
— J'ai
Tous
yants.
La c
pleine d
de coch
semelle
des grou
de la B
De r
instant,
perron
allaient
Un c
tour pr
Sur le
pied, de
sous les
De ce
Le v
referma
— All
homme
Il ajo
— Vo
La vo
Le v
Celui
sant au

La température était très élevée et saturée de parfums capiteux.

En allant de la porte à la toilette-duchesse, Marie froissa du pied un corps élastique et souple, dont tout d'abord elle ne s'expliqua pas la nature.

Elle entendit un sifflement de colère, un sifflement bizarre, ne ressemblant à aucun des bruits dont son oreille eut gardé la mémoire.

Son regard s'abaissa vers le tapis... Elle recula, muette d'horreur, les yeux arrondis, la bouche entrouverte par l'épouvante.

Elle voyait en face d'elle un reptile dressé sur sa queue dans une attitude menaçante, et l'étrange sifflement continuait.

C'était la vipère de Fontainebleau déposée par Maurice sur une caisse de fleurs, au milieu de la mousse.

La chaleur de la pièce avait dissipé bien vite l'engourdissement du venimeux reptile qui, descendu de la caisse et ébloui par les lumières, tournait, cherchait, regardait...

LV

Le sifflement hideux s'accroissait.

La vipère, levée sur elle-même, vibra comme un ressort d'acier qui se détend, et bondit vers la jeune fille.

Mais elle n'atteignit que la robe et glissa sur l'étoffe de soie.

Marie voulut fuir.

Le reptile en deux bonds se retrouva devant elle, la gueule ouverte, les yeux étincelants comme deux diamants noirs.

Le malheureux enfant n'avait plus une goutte de sang dans les veines ; ses mains tremblaient ; l'épouvante étouffait sur ses lèvres les sons qui voulaient s'en échapper...

Pour la deuxième fois la vipère prit son élan.

Elle atteignit l'avant-bras, s'enroula autour du poignet et enfonça ses crocs dans la chair.

En sentant l'effroyable douleur de la morsure, en frissonnant de dégoût au contact de ce bracelet glacial et mortel, Marie recouvra pour une seconde l'usage de la voix.

Elle poussa ce cri d'angoisse, ce cri d'appel, ce cri d'agonie, qui venait de retentir dans les salons, et tomba sans connaissance sur le tapis.

Tout le monde s'élança vers l'endroit d'où était partie cette plainte désespérée.

Albert, en reconnaissant la voix de Marie, avait instantanément retrouvé ses forces.

Il marchait, ou plutôt il courait le premier.

Derrière lui venait M. Bressolles qui, la tête à demi perdue, répétait :

— Mon Dieu ! ! mon Dieu ! que se passe-t-il donc ?

Valentine, Maurice, puis la foule des invités les suivirent.

Le fils du juge d'instruction arracha la portière de tapisserie qu'il eût trouvé trop long de soulever, bondit dans la serre et vit la jeune fille, évanouie, gisant sur le sol.

Autour du bras nu de Marie la vipère restait nouée.

— Grand Dieu ! ! s'écria-t-il avec un accent impossible à décrire. Mon rêve ne m'avait pas trompé ! !

Et il ajouta, en s'agenouillant auprès de Marie :

— Des ciseaux ! ! vite ! ! vite ! ! au nom du ciel ! !

Valentine, sans comprendre, sans réfléchir, obéissant machinalement, prit dans le tiroir une paire de grands ciseaux et la tendit à Albert.

Ludovic suffoquant, les yeux injectés, la face violette, ressemblait à un homme qu'un coup de sang vient de frapper.

La foule haletante s'entassait dans la serre.

Au premier rang Maurice, debout auprès de Valentine, regardait M. de Gibray avec une indicible expression de haine.

Albert, dont tous les yeux épiaient les mouvements ouvrit les ciseaux, glissa l'une des branches sous la tête du reptile et d'un coup sec trancha la tête.

Le corps aussitôt se déroula en se tordant convulsivement et se mit à ramper et à bondir, comme on voit que le font pendant plusieurs minutes les reptiles décapités.

Le fils du juge d'instruction, saisissant alors la tête dont les petits yeux luisaient toujours et semblaient vivants encore, l'arracha de la plaie et la jeta sous une caisse de fleurs, puis appuyant ses lèvres sur la plaie d'où s'échappaient à peine quelques gouttes rosées, il opéra à plusieurs reprises une succion violente, en ayant soin de rejeter après chaque aspiration le sang qui maintenant jaillissait avec abondance.

Chacun comprit alors quel danger Marie venait de courir et courait encore.

Valentine, jugeant indispensable de jouer, en présence d'un nombreux public, la comédie de la tendresse maternelle, se laissa tomber à genoux près de sa fille et se mit à gémir, en s'efforçant d'amener quelques larmes à ses paupières sèches.

Ludovic Bressolles, écroulé sur un siège et les yeux fixes, semblait ne point avoir conscience de ce qui se passait.

— Le bonhomme est touché ! pensait Maurice, Valentine pourrait bien être veuve avant peu...

— Il faut un médecin !... s'écria Guy D'Arfeuilles. Une voix répondit :

— Je viens de voir le docteur Dufresne dans le salon de jeu, à une table d'écarté.

Plusieurs personnes se dirigèrent vers l'endroit indiqué.

Albert suçait toujours la plaie.

Deux secondes plus tard, le médecin entra.

À sa vue M. Bressolles sembla reprendre brusquement possession de lui-même.

Il se leva et dit au docteur, en lui désignant Marie :

— Sauvez-la, mon ami ! ! Sauvez-la ! !

— Qu'est-il arrivé ?

— Elle vient d'être mordue par un reptile...

— C'est horrible !... s'écria le médecin.

— Agissez vite ! !

— Rien de ce que je pourrais faire ne vaudrait ce que fait M. de Gibray ! !... Son dévouement vient de sauver Mlle Marie... Dans le cas de morsure, la succion est mille fois préférable à l'emploi des caustiques et du feu lui-même... Qu'on me donne seulement de l'ammoniaque et des linges...

— Vous avez entendu, Valentine ? dit impérieusement l'ex-architecte. Procurez-vous ce que le docteur réclame...

Mme Bressolles se leva, traversa la foule et sortit.

— Est-il certain qu'il s'agisse d'une vipère et non d'une couleuvre ou d'un orvet ? demanda le docteur.

— Parfaitement sûr, répondit Albert. Je me connais en serpents... J'ai dessiné une vipère d'après nature et ne puis par conséquent commettre aucune erreur...

Puis il se remit à sucer la plaie.

— Comment ce reptile a-t-il pu s'introduire ici ?

— Ce n'est que trop facile à comprendre, répliqua M. Bressolles. On a apporté des mottes de terre de bruyère, dont un grand nombre ont été placées dans les caisses sans être pulvérisées... On a apporté aussi de grandes quantités de mousse... Cette mousse, ou l'une de ces mottes, donnait certainement asile à la vipère engourdie par le froid... La chaleur de la serre a fait cesser cet engourdissement... Ma pauvre Marie a été la victime désignée.

Et les larmes de l'ex-architecte éclatèrent.

Valentine reparut, accompagnée par un domestique portant du linge et un flacon d'ammoniaque.

— Il nous faut de l'air, beaucoup d'air, dit le médecin. Je prierai donc les personnes qui m'entourent de vouloir bien retourner dans les salons...

Tout le monde comprenait la nécessité d'obéir.

Au bout de quelques secondes, il ne restait auprès de Marie que son père et sa mère, le docteur et Albert.

— Elle ne revient point à elle ! s'écria M. Bressolles éperdu.

— Un instant, mon ami. Ne vous effrayez pas, fit le médecin. C'est assez, M. de Gibray... ajouta-t-il. Vous avez accompli votre tâche avec un dévouement auquel tous les gens de cœur rendront hommage... C'est à moi maintenant de procéder au lavage de la plaie... Mais avant tout veuillez vous gargariser la bouche avec ceci...

Le docteur avait pris un verre sur la toilette.

Il le remplit aux trois quarts d'eau pure, et il

ajouta à cette eau une forte dose d'ammoniaque. Ensuite il tendit le verre au jeune homme.

Albert le prit et obéit.

Le docteur versa dans une cuvette le reste de l'ammoniaque que contenait le flacon.

Il lava longuement la plaie du poignet avec de l'ammoniaque pur, et sur cette plaie il fixa par une bande un tampon imbibé de la même substance.

Marie fit un léger mouvement.

— Elle va reprendre connaissance... dit le médecin. Vite, qu'on prépare son lit et qu'on la porte dans sa chambre !

Des ordres furent donnés aussitôt.

La jeune fille revenait à elle peu à peu.

Une sueur froide et abondante mouillait ses tempes.

Soutenue par le docteur, elle se releva lentement. Ses regards, vagues encore, erraient autour de la serre.

Elle vit son père et sa mère, le médecin et Albert de Gibray...

Au moment où elle aperçut ce dernier, une lueur passa sur son visage décomposé.

Elle tendit vers le jeune homme ses bras tremblants, poussa un long soupir et perdit connaissance pour la seconde fois.

Au soupir de Marie un autre soupir répondit.

Albert venait de s'évanouir à son tour.

— Ils s'aiment !... pensa Valentine. Elle lui rend amour pour amour !... Mon instinct me le révélait !

Deux femmes de chambre qu'on était allé chercher arrivèrent et, accompagnées par Valentine, emportèrent Marie pour la déshabiller et la mettre au lit selon les ordres du docteur.

Celui-ci s'approcha vivement d'Albert puis, après l'avoir examiné, après lui avoir tâté le pouls, s'écria :

— M. de Gibray est affreusement malade !...

— Oui, sans doute... répondit l'ex-architecte.

— Comment se trouve-t-il ici dans un pareil état ?

— Il a quitté son lit pour accéder, tourmenté par un rêve qui lui montrait Marie en danger.

— Je ne crois pas aux rêves, répliqua le médecin, mais je suis bien forcé de convenir que le fait est étrange... Il ne se peut s'expliquer, selon moi, que par une sorte de magnétisme... L'essentiel est de mettre M. de Gibray en voiture et de le ramener au plus vite chez son père.

— Je le reconduirai moi-même, dit Ludovic Bressolles, si vous m'affirmez que Marie ne court plus aucun danger.

— Je l'affirme. Partez vite. Je voudrais savoir déjà ce jeune homme dans son lit...

LVI

Cinq minutes plus tard Albert enveloppé chaudement était en voiture, ayant à côté de lui Ludovic Bressolles qui donna l'ordre au cocher de le conduire rue de Rennes et de marcher bon train.

Maurice vit partir le coupé.

— Toujours cet Albert de Gibray ! murmura-t-il entre ses dents serrées. C'est un obstacle qu'il nous faut briser... Tant pis pour lui ! Pourquoi se trouve-t-il sur mon chemin ?...

Le terrible accident dont Marie venait d'être victime avait, on le comprend, singulièrement attristé les salons de la rue de Verneuil.

Danser plus longtemps dans une maison presque en deuil était impossible.

Les invités disparurent à petit bruit l'un après l'autre.

A une heure du matin il ne restait à l'hôtel que le docteur Dufresne qui partit lui-même après avoir vu Marie reprendre connaissance, et s'endormir ensuite d'un profond sommeil déterminé par une potion narcotique.

Debout auprès du lit, Valentine impassible et glacée ne jouait plus la comédie.

Elle regardait sa fille avec des yeux méchants, et nous n'oserions reproduire les pensées odieuses qui se succédaient dans son esprit.

Maurice était allé rejoindre le faux valet de pied, c'est-à-dire Verdier, qui l'attendait avec la voiture à l'angle de la rue et que le froid faisait grelotter.

—Eh bien ? demanda Verdier.

—Allons rue de Suresnes... répondit Maurice, et montez auprès de moi... En route, je vous raconterai tout...

La voiture roula.

* * *

Ludovic Bressolles avait mis peu de temps pour se rendre de sa demeure à celle de M. Paul de Gibray.

Il est plus facile de comprendre que de décrire le saisissement du juge d'instruction lorsque, réveillé en sursaut, il apprit qu'on lui ramenait son fils qu'il croyait paisiblement endormi dans sa chambre.

L'ex-architecte lui raconta ce qui s'était passé.

Le magistrat frissonna en songeant à la grandeur de cette passion déterminant chez Albert une sorte de seconde vue mystérieuse.

Contre un tel amour, comment lutter ?

En toute hâte on courut chercher le médecin habituel de M. de Gibray, et Ludovic se retira en emportant la certitude que le jeune homme auquel il devait le salut de sa fille ne courait lui-même aucun danger immédiat.

Maurice et Verdier arrivèrent rue de Suresnes, où Lartigues les attendait avec impatience.

Il fut bien vite instruit du malencontreux dénouement de la nouvelle combinaison de Maurice, combinaison à laquelle il n'avait pas marchandé son enthousiasme.

—Cet Albert nous est funeste ! s'écria Verdier.

—Eh bien, dit Lartigues, qu'on le supprime !

—Ce n'est pas mon avis, répondit le faux abbé Méryss. A quoi bon semer inutilement des cadavres sur notre route ? Je crois que nous avons un moyen dont la réussite est sûre, sans toucher à ce jeune homme...

—Quel moyen ?

—Il faut que Maurice épouse Marie Bressolles ; le lendemain du mariage arriver à notre but ne sera qu'un jeu...

—Vous en parlez fort à votre aise !... répliqua Maurice. Épouser est bientôt dit, mais il y a de grandes difficultés...

—Vous êtes assez habile, mon cher ami, pour en triompher... J'avoue d'ailleurs que ces difficultés ne m'apparaissent pas comme à vous, puisque vous nous avez raconté tout à l'heure que la mère vous engageait à faire la cour à sa fille... Elle tient à vous avoir pour son genre.

—Mais la jeune fille est folle d'Albert de Gibray...

—Qu'importe ? un mariage entre Marie Bressolles et Albert de Gibray est impossible...

—Pourquoi ?

—Parce que le juge d'instruction ne donnera jamais son fils à la fille de Valentine Dharville...

—Peut-être... Mais M. Bressolles consentirait-il, lui ?

—C'est à vous de le faire consentir... D'ailleurs sa femme doit le dominer. Vous devez réussir...

—Vous comptez sans mon rival...

—Rival bien peu dangereux puisqu'il est dans son lit, très malade et peut-être pour longtemps... D'ailleurs, s'il se rétablissait et devenait gênant, il serait toujours temps de le supprimer...

—En somme, dit Maurice, Marie Bressolles a été mordue par la vipère... Est-il bien certain qu'elle ne mourra pas de sa blessure ?

—Oh ! certain ! répliqua Verdier. La succion immédiatement a toujours été préservatrice... Profitez donc de la maladie d'Albert de Gibray pour avancer vos affaires... Eclaircissez le mystère de votre naissance et préparez vos papiers afin d'être prêt à tout événement...

—Soit ! fit Maurice ; je veux bien essayer, mais je ne réponds pas de réussir...

—Trop modeste, mon cher...

—C'est vous qui avez de moi une trop haute opinion !... Sur ce, je vais me coucher, car je tombe de fatigue et de sommeil... Vous avez renvoyé la voiture ?

—Oui.

—J'en trouverai une au boulevard... Bonsoir...

Maurice quitta le petit hôtel de la rue de Suresnes. A trois heures et demie du matin il rentrait chez lui rue de Navarin et se mettait au lit.

LVII

Tandis que se passaient les derniers événements que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs, l'instruction relative au double crime du Père-Lachaise et de la rue Montorgueil ne faisait aucun pas en avant.

Le mot de l'énigme restait introuvable.

La police cependant n'était demeurée point inactive.

En Suisse, en Belgique, en Angleterre, en Allemagne, des agents spéciaux cherchaient.

Les frontières étaient surveillées.

Les voyageurs devaient se soumettre à de minutieuses investigations quand on se figurait découvrir en eux quelque chose de suspect...

Un découragement absolu s'emparait des policiers de tous les grades qui commençaient à regarder le succès comme impossible.

Seule, Aimée Joubert ne perdait ni l'espoir, ni la confiance, et répondait aux magistrats abattus :

—Courage ! patience ! Ils ne nous échapperont pas ! ! Nous aurons ces misérables, je le jure ! !

Fort de sa haine implacable contre Lartigues, ayant la vengeance pour objectif, elle marchait droit devant elle et ne permettait pas au doute d'entrer dans son esprit.

Chaque jour Martel et Jodelet, Galoubet et Sylvain Cornu venaient lui communiquer, dans l'appartement de la rue Meslay, le résultat négatif de leurs investigations, et les rapports non moins nuls des autres détectives.

—C'est à se donner au diable !... concluaient-ils uniformément. Il n'y a rien à faire avec des gaillards de cette force-là.

A cela Aimée Joubert répliquait :

—Cherchez encore ! cherchez toujours !... Le hasard nous fera rencontrer d'un moment à l'autre le scélérat qui se déguise en prêtre, et par celui-là nous arriverons aux autres...

—Eh ! dit Galoubet, le bonhomme en question aura sans doute changé de déguisement... Nous cherchons une goutte de vin tomdee dans la Seine.

—Visitez-vous les maisons du jeu clandestine et les tripots de bas étage ?...

—Oui, répondit Jodelet, et nous y rencontrons souvent le comte Yvan Smoiloff, qui fait bulsson creux comme nous, mais pas le moindre ponton aux cheveux blancs moutonnés...

—J'ai à vous soumettre une idée... fit tout à coup Martel.

—Parlez vite... s'écria Mme Rosier.

—Vous devez connaître l'écriture de Lartigues ?

—Je la connais... J'ai des lettres de lui chez moi...

Cette écriture est très facile à reconnaître...

—Vous êtes convaincue que quelques-uns des membres de la société dont il fait partie habitent l'étranger ?... continua Martel...

—Oui.

—Ne pourrait-on obtenir, de la direction générale des postes, que toutes les lettres partant pour l'étranger vous soient communiquées ?

Aimée Joubert secoua la tête.

—On refuserait cela... dit-elle.

—Pourquoi ?

—Parce que le secret des lettres est une chose sacrée...

—Il ne s'agirait point de violer ce secret et d'ouvrir les lettres ; mais seulement de regarder l'écriture des adresses...

—C'est impraticable... La correspondance avec l'étranger est énorme... Jamais toutes les enveloppes ne pourraient passer sous mes yeux.

—D'accord, mais on pourrait donner un modèle de l'écriture en question à chacun des employés qui timbrent ces enveloppes, et le travail alors deviendrait possible et facile...

Aimée Joubert réfléchit un instant.

—J'en parlerai sans retard au chef de la sûreté... fit-elle ensuite. Il est certain que Lartigues, comme un des principaux de la bande doit écrire souvent à l'étranger... Votre idée a du bon... J'en parlerai aujourd'hui même.

Effectivement, aussitôt après avoir congédié ses collaborateurs, elle prit un fiacre, se rendit à la Préfecture, demanda le chef de la sûreté, fut introduite dans son cabinet et lui communiqua l'idée de Martel.

Cette idée lui parut ingénieuse, mais il ne dissimula point à la policière qu'on trouverait de très grandes difficultés à obtenir l'autorisation de la mettre en pratique.

LVIII

Aimée Joubert avait pris un fiacre pour revenir rue de la Victoire.

Au moment où elle descendait de voiture à la porte de sa maison et payait le cocher, elle vit Maurice qui s'approchait d'elle et lui tendait la main en souriant.

—Déjà sortant, bonne amie ! fit le jeune homme.

—Tu feras mieux de dire : déjà rentrant !... Toujours des affaires d'intérêt qui me donnent beaucoup de tracas et ne semblent pas près d'aboutir... Il faut de la patience en ce monde... Tu viens déjeuner avec moi ?

—Non, bonne amie, quoique j'ai besoin d'avoir avec vous un entretien sérieux...

—Un entretien sérieux... répéta Mme Rosier inquiète... A quel propos ?

—Je vous l'expliquerai ce soir...

—Alors, ja t'attendrai pour dîner...

—Je ne sais si je serai libre assez tôt, mais je viendrai certainement vous adresser quelques questions...

Aimée Joubert ne put contenir un mouvement de stupeur.

—Des questions, à moi ? s'écria-t-elle. Quelles questions ?

—L'endroit serait mal choisi pour vous l'apprendre. D'ailleurs le temps me manque... Je devrais être déjà de l'autre côté de l'eau... Je prends une voiture et je file... A ce soir, bonne amie...

Maurice embrassa la policière qu'il laissa très préoccupée, très tourmentée, monta dans un coupé de louage qui passait à vide, et se fit conduire rue de Verneuil, à l'hôtel de Ludovic Bressolles.

L'ex-architecte et sa femme finissaient de déjeuner. —Comment va ce matin Mlle Marie ? demanda Maurice d'un ton de vif intérêt.

—Le médecin est venu il y a deux heures, répondit M. Bressolles ; il est très satisfait de l'état général... La succion opérée par M. Albert de Gibray a produit des résultats merveilleux... La fièvre est légère et résulte plutôt de la frayeur éprouvée que de la morsure...

—Dieu soit loué ! murmura le jeune homme hypocritement. La convalescence sera-t-elle longue ? ajouta-t-il.

—Non... Après quelques jours de repos tout sera fini, s'il ne se produit point de complications, et le docteur n'en prévoit aucune... La seule chose qu'il recommande est d'éviter des émotions à Marie.

—Recommandation bien facile à suivre, dit Maurice. Avez-vous des nouvelles de ce pauvre Albert de Gibray ?

—Son état, hier soir, était grave... Je vais aller m'enquérir de la façon dont il a passé la nuit... Cher enfant... quel dévouement...

—Dévouement tout naturel... répliqua Maurice... Ah ! que ne suis-je arrivé le premier ?...

—Vous auriez fait ce qu'il a fait lui-même, je n'en doute pas... Il n'en a pas moins droit à toute notre reconnaissance. Je vais chez M. de Gibray...

—Rapportez-nous de bonnes nouvelles... fit Valentine d'un ton indéfinissable.

L'ex-architecte sortit.

Mme Bressolles et Maurice restèrent seuls. Ce dernier soumit son projet de mariage à la mère de Marie qui l'approuva.

A suivre

La temp
fums capit
En allan
froissa du
d'abord ell
Elle ent
bizarre, ne
oreille eut
Son rega
muette d'h
ouverte pa
Elle voy
queue dans
ment conti
C'était la
rice sur u
La chale
gourdissem
caisse et ét
regardait...

Le siffen
La vipère
ressort d'ac
file.
Mais elle
toffe de soi
Marie vo
Le reptil
la gueule o
diamants n
Le malhe
sang dans l
vante étouff
s'en échapp
Pour la c
Elle attè
gnet et enf
En senta
frissonnant
cial et mor
sage de la v
Elle pou
d'agonie, q
tomba sans
Tout le m
tie cette pla
Albert, e
instantané
Il marcha
Derrière
perdue, rég
—Mon D
Valentine
suivirent.
Le fils du
tapisserie
bondit dans
giant sur l
Autour d
—Grand
sible à décr
Et il ajou
—Des cis
Valentine
sant machin
grands cise
Ludovic s
lette, ressen
vite, ressen
La foule
Au premi
tine, regard
pression de
Albert, d
ouvrit les ci
tête du rept
Le corps
vment et s
sait que le
tiles décapit